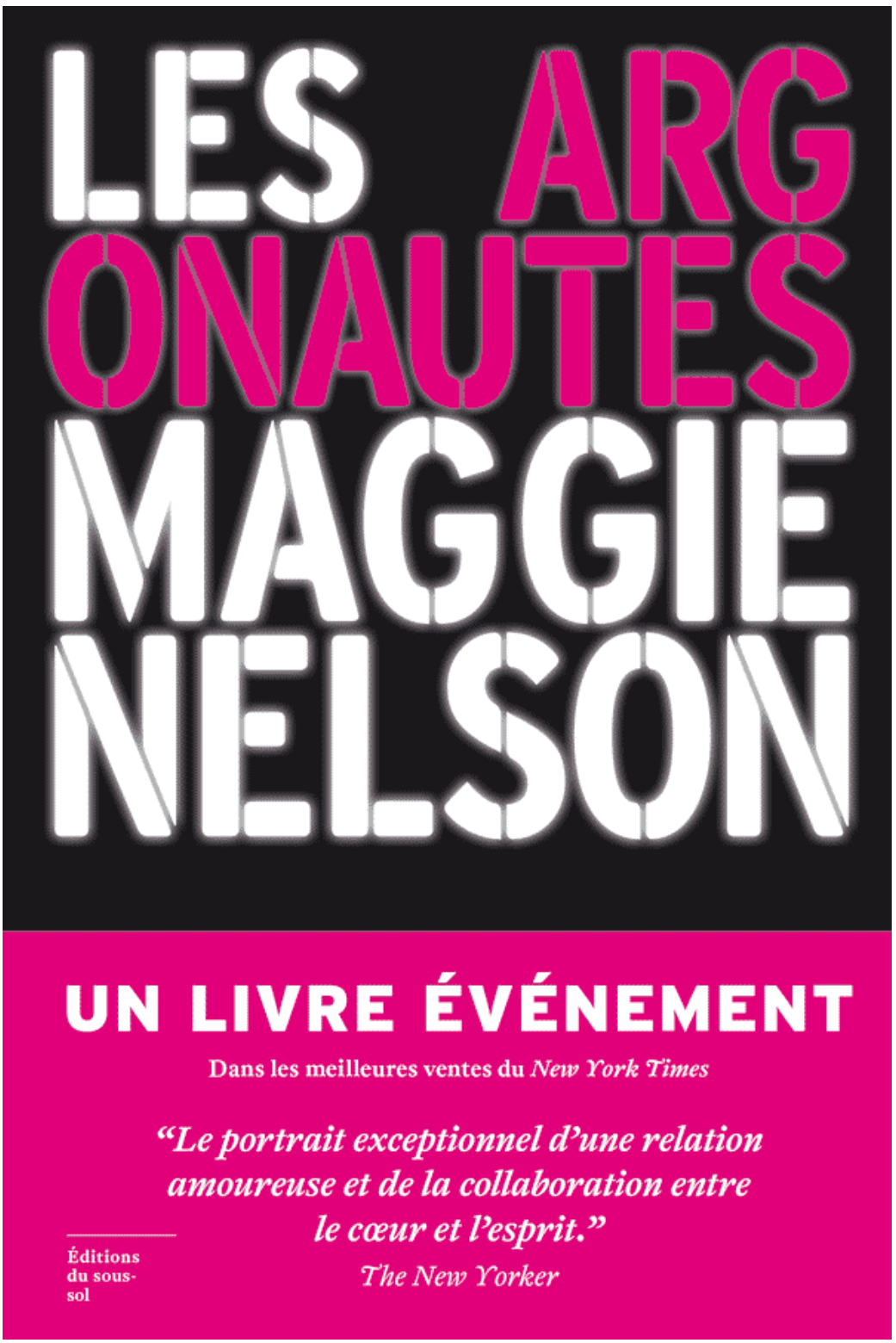
www.alinagurdiel.com

REVUE DE PRESSE



RADIO

26/01/18 **France Inter :** *Boomerang* : Augustin Trapenard

https://www.franceinter.fr/emissions/boomerang/boomerang-26-janvier-2018

France Culture : *La Grande Table* : Olivia Gesbert

https://www.franceculture.fr/emissions/la-grande-table-2eme-partie/la-grande-table-2eme-partie-vendredi-26-janvier-2018

TV

29/01/18 **France 2 : *Stupéfiant :***

https://www.france.tv/france-2/stupefiant/405775-melange-des-genres.html

BOOMERANG

vendredi 26 janvier 2018 par Augustin Trapenard

La mélodie Maggie Nelson !

▶ 30 minutes

(RÉ)ÉCOUTER

Son nouveau livre, "Les Argonautes", vient de paraître dans une traduction de Jean-Michel Théroux et c'est l'une des sensations de cette rentrée littéraire de janvier. Elle y raconte une histoire d'amour, mais aussi celle d'une double transformation des corps. Maggie Nelson est l'invitée d'Augustin Trapenard.

Maggie Nelson © AFP

"*Les Argonautes*, c'est d'abord une histoire d'amour. Deux êtres qui se rencontrent et tombent éperdument amoureux. Leur amour grandit, leurs deux corps se transforment, et avec leurs mutations d'autres grandes questions résonnent : qu'est-ce que la maternité ? Comment se construit le genre ? Comment vivre et penser la marge en construisant une famille ?

À la lisière de l'essai et de l'autofiction, *Les Argonautes* est à la fois amusant et indigné, souvent emporté, toujours brillant. Maggie Nelson nous y présente les penseurs qui l'ont aidée à vivre, Judith Butler, Susan Sontag, Gilles Deleuze ou Roland Barthes. Elle parvient à mêler histoire intime et réflexion, livrant un texte à nul autre pareil, brillant et solaire. Au fil de ses lectures, elle nous emmène en Floride sur la plage, au cabaret burlesque, dans une université de New York, dans le bureau d'un shérif en Californie, à la très kitsch chapelle de Hollywood… Et surtout, elle s'assure que nous ne verrons plus jamais de la même façon le mystère de la fabrication d'un corps par un autre.

Née en 1973, cette poétesse, essayiste et critique d'art américaine est l'auteur d'une oeuvre de non-fiction dans laquelle elle s'affranchit du carcan des genres littéraires établis. Mêlant avec brio écriture autobiographique et théorie critique, Maggie Nelson – dont le travail, est comparé à celui de Susan Sontag – a fait de ses questionnements sur la famille, le genre, la violence sexuelle, l'histoire de l'avant-garde et la philosophie des sujets de prédilection."

Programmation musicale

CocoRosie, *By your side* / Dominique A, *Toute latitude*

Les invités Maggie Nelson

LA GRANDE TABLE (2ÈME PARTIE) par Olivia Gesbert

DU LUNDI AU VENDREDI DE 12H55 À 13H30

L'intimité politique de Maggie Nelson

26/01/2018

33 MIN

PODCAST EXPORTER

Maggie Nelson, romancière et essayiste, livre une réflexion sur le genre et les identités dans "Les Argonautes".

Maggie Nelson en 2016 • *Crédits : ANDREW TOTH / GETTY IMAGES NORTH AMERICA / AFP - AFP*

> *"J'ai écrit beaucoup de livres, mais celui-là est le premier qui s'interroge au genre et à la sexualité de manière frontale." Maggie Nelson*

Un questionnement sur le genre, le corps, la famille et l'identité, avec la poétesse, essayiste et critique d'art, Maggie Nelson. Elle a inventé l'auto-theory, mi-autobiographie, mi-théorie critique, à la manière de Roland Barthes. Un vent venu de l'autre côté de l'Atlantique pour envisager ces questions autrement.

Après *Une Partie rouge*, elle revient avec *Les Argonautes*, publié aux Éditions du sous-sol, récit d'une rencontre, d'un amour, d'une grossesse. Winnicott, Giles Deleuze, ou encore Judith Butler à l'appui, elle dialogue avec tout le monde, tout en ne "s'adressant à personne".

> *"Les Argonautes, c'est une lettre d'amour à Roland Barthes." Maggie Nelson*

disponible +30 jours

Stupéfiant! Mélange des genres

toutes les vidéos

diffusé le lun. 29.01.18 à 22h57

émissions culturelles | 18min | tous publics

Par Julien Beau

« Stupéfiant ! » vous propose maintenant de mélanger les genres. Avec les chercheurs et les artistes, oublions ce qui est binaire, le masculin d'un côté et le féminin de l'autre... Pulvérisons les catégories et explorons la fluidité et la liberté des identités !

PRESSE ECRITE

15/12/17 **Livres Hebdo :** Olivier Mony

25/12/17 **Le Magazine M :** 4-6 pages de portrait par Ariane Chemin

03/01/18 **Télérama** : ouverture pages livres : Nathalie Crom

06/01/18 **Libération :** Guillaume Lecaplain

10/01/18 **Inrockuptibles :** papier de Yann Perreau

11/01/18 **L'Obs :** itw par Elisabeth Philippe

18/01/18 **Stylist** : Léa B.

21/01/18 **JDD :** Laetitia Favro

02/02/18 **Elle :** Itw de Clementine Goldszal

08/02/18 **Le Point :** Sophie Pujas rencontre à Paris

08/02/18 **Society :** Stéphane Régy itw à Paris

09/02/18 **Grazia :** Marguerite Baux

Janvier 18 **America :** papier d'Olivia de Lamberterie

Février 18 **Marie-Claire :** Gilles Chenaille

16/02/18 **Télérama** : itw Maggie

Madame Figaro : Valérie Gans

Les Inrockuptibles : itw avec Nelly Kaprielian

Février 18 **Glamour :** Léonard Billot

L'Express / Lire : Estelle Lenartowicz

Diacritik : Christine Marcandier

Pas son genre

DR/ÉDITIONS DU SOUS-SOL

Maggie Nelson

11 janvier > ESSAI Etats-Unis

A travers l'histoire de son couple, Maggie Nelson interroge brillamment l'amour, le sexe, le genre, la maternité.

Cet automne, avec *Une partie rouge*, récit, impeccable et glaçant, à la manière très « capotienne », « d'anthropologie familiale » autour du meurtre d'une femme, tante de l'auteure, les lecteurs français ont découvert Maggie Nelson. Si ce livre était sans doute, de tous ceux qu'a écrits cette essayiste, poétesse et critique d'art américaine, le plus immédiatement « accessible », ce n'est pourtant paradoxalement pas celui qui lui valut la reconnaissance la plus large. Il a fallu pour cela attendre la parution des *Argonautes*, phénomène « *hype* » de librairie aux Etats-Unis (plus de 50 000 exemplaires vendus), porté aux nues par ce que tout le pays, et au-delà, compte d'éminences critiques : la presse bien sûr, mais aussi l'incontournable arbitre des élégances qu'est la comédienne Emma Watson, ou le grand Karl Ove Knausgaard.

De quoi s'agit-il ? Avant tout, et c'est la première des raisons de ce succès moins inattendu qu'il n'en a l'air, d'une histoire d'amour. Celui qui unit l'auteure, qui se croyait jusqu'alors vouée à la solitude, à l'artiste conceptuel transgenre Harry Dodge. C'est « *love at first sight* », et en route pour la joie. Le sexe est divin, l'amour infini ; les amours en fait, puisque Harry a déjà un enfant de trois ans et que Maggie, après avoir fait l'apprentissage du plaisir d'être belle-mère, tombe bientôt enceinte d'un futur petit Iggy. Bien sûr, si tout est évident, rien n'est jamais aussi simple dans le meilleur des mondes « hétéro-normés ». Maggie refuse par principe, par hygiène, toute assignation à résidence, et Harry se définit comme « *gender fluid* ». Dans un monde en proie à toutes sortes d'aspirations contradictoires, entre crispations identitaires (le récit par Maggie Nelson de son mariage dans une improbable et délabrée chapelle d'Hollywood est à cet égard hilarant) et appels d'air vers plus de liberté, c'est l'écriture qui va offrir à Nelson sinon une résolution, du moins une « mise au propre » du brouillon fécond qu'est devenue sa vie. Manière de *Fragments d'un discours amoureux* queer, *Les Argonautes* se reposera d'ailleurs autant sur elle, sur cette expérience du sensible, que sur les lectures fondatrices de l'essayiste, Winnicott, Butler, Sontag – à laquelle la forme impure de ce livre ne peut que faire songer –, Deleuze ou donc Barthes. En ces temps où ils sont enfin sérieusement interrogés, c'est le couple, la parentalité, le désir et bien sûr le féminin qui sont ici malmenés en beauté. Kafka écrivait qu'il fallait faire « *un bond hors du rang des meurtriers* ». Avec ce livre, Maggie Nelson s'y emploie de la plus juste et la plus belle des manières. **O. M.**

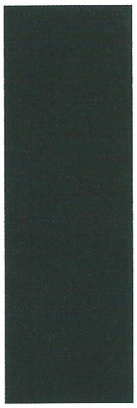
MAGGIE NELSON
Les Argonautes
ÉDITIONS DU SOUS-SOL
TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS) PAR JEAN-MICHEL THÉROUX
TIRAGE : 7 000 EX.
PRIX : 19,50 EUROS ; 240 P.
ISBN : 978-2-36468-290-0

Le magazine du Monde

2017

#BalanceTonP
Écriture inclus
Virginie Despe
Clitoris
Règles
Afro-féminisme
#MeToo
Parité
Manspreading
Consentement
Beyoncé
Pilule
Women's March
Simone Veil
Intersectionnalité
Violences obstétri
Grossophobie
Asia Argento
Charge mentale
Revenge porn
Féminicide
Marlène Schiappa...

Maggie Nelson, le 13 décembre, à Los Angeles.



IGGY N'EST PAS LÀ. DOMMAGE. ON L'AURAIT BIEN RENCONTRÉ, CET ENFANT POP DE L'AMOUR FOU. On a suivi sa genèse au fil des pages des *Argonautes*, le dernier livre de l'écrivaine Maggie Nelson, nouvelle figure de proue de la non-fiction américaine. D'insémination en test d'ovulation puis en échographie, on s'est attaché au divin enfant. Iggy, c'est le bébé dont Maggie Nelson n'aurait jamais imaginé avoir l'idée un jour. Aujourd'hui, Iggy *« est grand, déjà 5 ans »*, s'amuse sa mère dans le *coffee shop* où elle donne rendez-vous. Un lieu pratique, entre *« la maison »*, quelque part sur la colline, et *« la maternelle »*, où cette théoricienne du *gender* ira le chercher à 13 h 30, comme *« presque chaque jour »*.

On est toujours avide de rencontrer les auteurs qui de leur vie font une odyssée et choisissent de dévoiler leur corps. C'est un peu comme faire connaissance avec un criminel après un meurtre. Dans le café de béton brut choisi par Maggie Nelson défilent un père de famille et son petit dernier, des groupes d'amis, une femme enceinte, un chien, un garçon en bonnet de laine, une fille en minishort découvrant un large film de plastique transparent sur la cuisse – un tatouage qui cicatrise. Bienvenue à Echo Park, ce quartier de l'est de Los Angeles à la fois hype et familial. Horaires et saisons y sont aussi brouillés que la clientèle – des muffins aux courgettes accompagnent l'expresso aux grains rares, trop amer. Dehors, les vents de Santa Ana continuent de souffler, embrasant les collines.

« Queerios », dit sur le mur une affiche pastichant un bol de céréales Cheerios de Nestlé, *« be who you are »*. C'est l'œuvre d'une artiste de la *« première génération queer d'Amérique centrale née à Los Angeles »*. Maggie Nelson enseigne elle-même la littérature à travers les *queer studies*, petites sœurs des *gender studies*, les études de genre. *Queer*, le mot circule au début des nineties dans les Gay Prides de New York et de Chicago et reste, *« curieusement, sans réel équivalent en français,* sourit le Québécois Jean-Michel Théroux, l'un des passionnants traducteurs de Maggie Nelson. *Il signifie tordu, bizarre, certains écrivent même parfois "cuir". »* Persuadées que la sexualité relève des faits biologiques, mais le genre de la construction sociale, les *queer studies* n'en sont plus à la reconnaissance de minorités sexuelles; elles veulent *« déconstruire la norme hétéro »*.

Les visages les plus ouverts, généreux et souriants sont souvent les plus intimidants. Où est la part d'ombre derrière les yeux clairs? Maggie Nelson a 44 ans mais ressemble à une étudiante, avec ses dossiers de prof sous le bras – pour cette année scolaire 2017-2018, son cours s'intitule « Drugs and queer ». En cette mi-décembre, elle porte des petites boucles d'oreilles turquoise, un sage chemisier marine à pois sauteurs et, sous ses cheveux auburn et ses paupières, un épais trait de crayon azur : un vrai nuancier, presque *fifty shades of blue*. « Nuance » est son mot préféré. La couleur bleu, le sujet de *Bluets* (non traduit en français), petit recueil qui traque sa couleur fétiche jusque dans les vitraux de la cathédrale de Chartres – un livre de consolation aussi, écrit en 2009, après un énorme chagrin d'amour.

Pas de désir de roman chez Maggie Nelson : *« Je suis devenue poète notamment parce que je ne voulais pas raconter d'histoires. »* Outre les vers, elle aime la critique d'art, les essais, les *« récits personnels »*, et plus généralement tout ce qui relève de la *« non-fiction »*. Elle ne s'interdit guère que les blogs et les posts sur les réseaux sociaux. *« L'immédiateté fait écrire des bêtises*, confie-t-elle. *Je me juge trop faible pour vivre avec la tentation de Facebook ou Twitter. »* Comment faire entendre la fameuse « nuance » dans un monde où *« chacun veut avoir le dernier mot et régler des conflits d'opinion en dézinguant l'autre : "Touché ! coulé !" »* ?

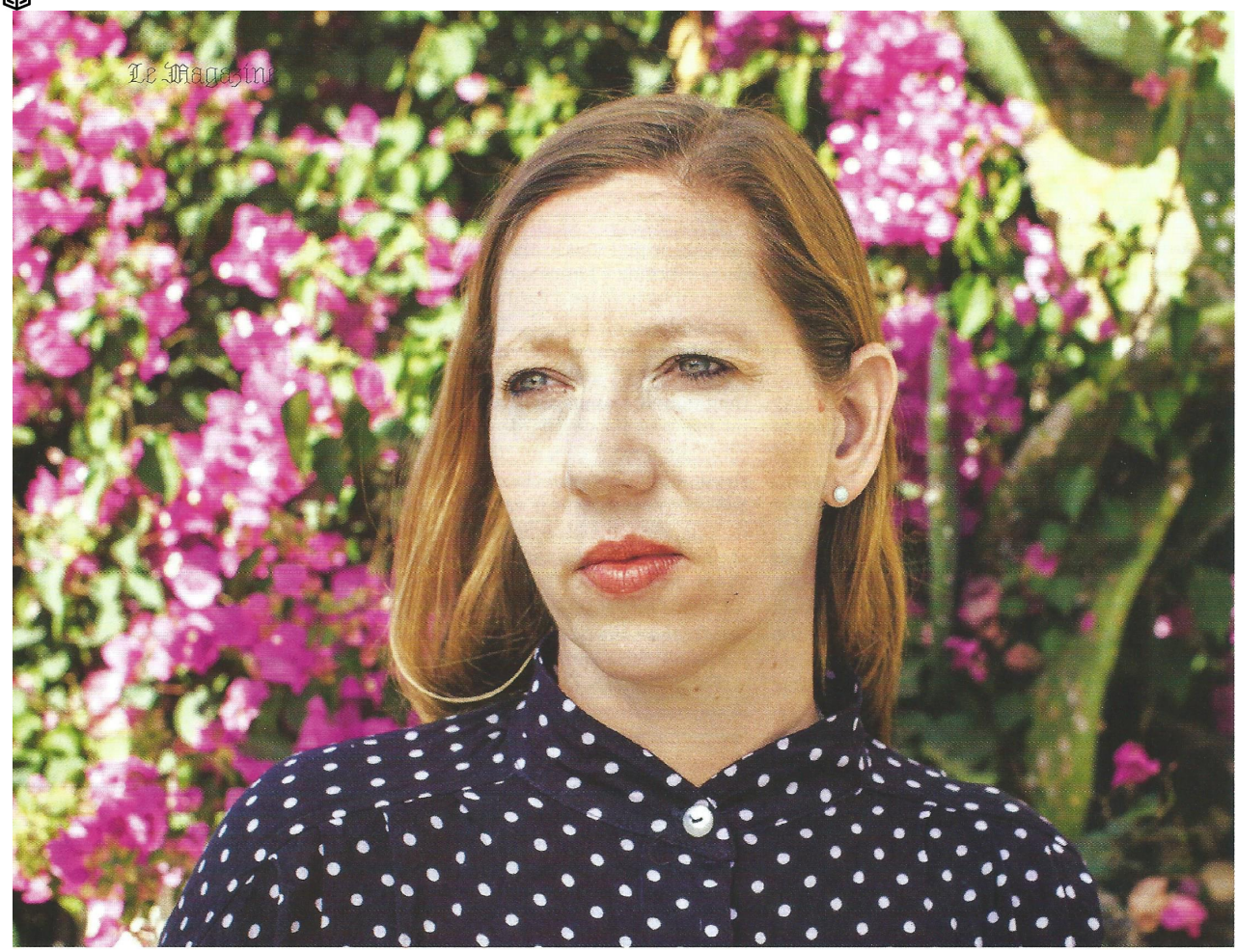
Ses premiers ouvrages sont nés à New York, sur un ordi posé *« dans des cafés, car là-bas les appartements sont toujours minuscules »*. Parmi eux, un recueil de poèmes et un livre traduit en français en 2017, *Une partie rouge* (Éditions du Sous-Sol), chacun consacré à une affaire classée depuis trente-cinq ans : l'assassinat d'une jeune étudiante en droit, en 1969. C'était la tante de Maggie. Pas besoin d'imagination quand on sait écumer le réel. De littéraire, son enquête devient policière, se laissant bousculer par la réouverture inattendue du dossier, explorant toutes sortes de sources, procès verbaux, articles de presse, plongeant dans l'insoutenable, comme si l'auteure voulait prendre sa part de la malédiction familiale. Le récit navigue entre *L'Adversaire*, d'Emmanuel Carrère (un auteur qui l'*« intéresse »*), et le nouveau journalisme. « Auto-theory » : c'est le mot que l'écrivaine californienne a forgé pour ce mélange de narration intime et de digressions universitaires qui tricotent ses livres et font désormais sa patte.

En 2005, Maggie quitte la Côte est en même temps que disparaît son amoureux volage – le gros blues des variations autour du mot « bleu » de *Bluets*. Comme souvent chez les filles joyeuses, la douleur est immense. *« Roulée en boule sur le carrelage »*, elle se dit que *« quelque chose en* [elle] *est en train de mourir »*. Elle a grandi à San Fran- •••

Maggie Nelson ou le mélange des genres.

Ses livres, des récits intimes mêlés de théorie critique, en ont fait la nouvelle figure de proue de la non-fiction américaine. Après avoir mené l'enquête sur le meurtre de sa tante, la poète et essayiste Maggie Nelson fait entendre sa voix singulière dans "Les Argonautes". Une histoire d'amour fou où elle questionne l'identité, la famille et la maternité.

PAR **ARIANE CHEMIN** — PHOTOS **ANGIE SMITH**



••• cisco et « *connu la face sombre des sixties* », le divorce d'un père avocat et d'une mère fan de littérature, séduite par un artisan passé chez eux. Pour exil, elle choisit Los Angeles, une ville qui lui est « *parfaitement étrangère* » sans être « *pire qu'une autre* », d'autant que CalArts, le renommé California Institute of the Arts, lui offre un poste d'enseignante en littérature.

Maggie Nelson enchaîne trois ans de solitude, entre promenades à pied sur Mulholland Drive et longueurs frénétiques de piscine – elle est si intarissable sur la nage dans les bassins qu'on la devine prête à y consacrer un livre. Et puis, un jour d'avril 2007, lors d'une petite fête organisée au Machine Project, un de ces lieux artistiques dévolus aux spectacles « interactifs » dont Los Angeles a le secret, elle rencontre Harry Dodge, un sculpteur et vidéaste passionné par les rapports entre le capitalisme et la marge. Elle le googlise. Il a réalisé, écrit et produit six ans plus tôt *By hook or by crook* (« coûte que coûte »), un film tourné caméra à l'épaule dans lequel il joue le rôle d'un fou éclairé qui explique : « *Je suis un spécial – un deux pour un.* » Un autoportrait.

En 2007, Harry ne s'appelle déjà plus Wendy, son prénom original, ni même Harriet, celui de ses métamorphoses. Déjà plus vraiment femme, il n'est pas encore homme. Il porte une petite barbiche mais a tatoué sur ses doigts deux mots, « *flow* » pour la main gauche, « *form* » pour la droite, qui sonnent comme un programme. Harry se veut « *gender fluid* », comme disent les queers américains, « *quelqu'un qui ne veut fixer ni son identité ni une orientation binaire homme/femme* », résume Jean-Michel Théroux, également directeur littéraire des éditions Triptyque (qui public *Les Argonautes* au Canada). Transgenre.

Harry relève, ce jour-là, la façon charmante dont le visage de Maggie s'embrase et pique des fards. Puis, une fois rentré chez lui, se délecte de la lecture d'*Une partie rouge*, avant de lui proposer plusieurs mois plus tard, par e-mail, une « *promenade* » entre les réservoirs de Silver Lake. N'est-ce pas étrangement romantique, pour une écrivaine qui trouve André Breton si ringard et vieux jeu ? Maggie Nelson est une jeune femme polie qui ne dira jamais que la question posée est tristement hétérosexuelle et normée. « *Je ne suis pas contre le romantisme* répond l'écrivaine dans un sourire. *J'aime la romance.* » La *love affai* se poursuit dans les pages des *Argonautes* (dont la traduction paraîtr aux Éditions du Sous-Sol le 4 janvier 2018) et l'appartement « *humia et charmant* » d'Harry. On peut dire que Maggie Nelson a le sens d l'« attaque » et des scènes d'ouverture. « *Les mots "Je t'aime" me vien nent comme une incantation la première fois que tu m'encules, ma fac écrasée contre le sol en ciment* [...]. *Tu gardais* Molloy *près de ton lit e dans une douche sombre et inutilisée, un paquet de pénis. Que demande de mieux?* » Au chevet de Harry, Samuel Beckett, cet écrivain hanté pa les corps qui veut déconstruire la narration – il est devenu une référenc queer. Dans la salle de bains, un lot de faux sexes en caoutchouc. Ravi d'embarquer son public dans des contrées où il n'a jamais mis les pieds Maggie Nelson emprunte à la dramaturgie « choc » des spectacles d performances dont elle fait la critique dans les revues.

LA PASSION BALAIE TOUS LES CHAGRINS. « *Tu as crevé m solitude. Je sens que je peux tout te donner san me perdre moi-même* », écrit Maggie à Harr quelques jours après leur rencontre. « *La polic du bonheur va venir nous arrêter si on continu comme ça* », glousse le couple sur le canapé roug du salon. *Arrêtez-nous, on est bien trop chan ceux.* » Ils emménagent aussitôt ensemble, et Maggie découvre la joi d'être belle-mère, celle du fils qu'a eu Harry, trois ans plus tôt. « *Je n'a jamais été ce qu'on pourrait appeler du type bébé, pas du type anima non plus, ni du type jardinage ni même du type plante d'intérieur* » écrit la jeune femme. Mais tout à coup, elle s'émerveille : « *De s petites chaussettes ! De si petits slips !* »

Ils veulent un enfant. Maintenant. Le corps de l'écrivaine se trans forme en même temps que celui du vidéaste. Mais pendant qu'ell grossit, lui rétrécit. Il subit même une mastectomie, l'ablation de ••

Photos Angie Smith pour M Le magazine du Monde — *23 décembre 2017*

Avec son mari, l'artiste « gender fluid » Harry Dodge, le 14 octobre, à Los Angeles.

••• ses seins. « *Jamais sans doute je ne l'ai autant aimé que lorsqu'il avait ses bandages* », confesse Maggie Nelson – et le lecteur, par la grâce de la littérature, aussi. Les puristes des études de genre jugent qu'il faut connaître un milieu pour le comprendre. En 2011, Maggie Nelson a décliné les codes sado-masos dans *The Art of Cruelty*, un ouvrage paru chez W. W. Norton & Company, non traduit en français. Cette fois, elle se transforme en infirmière, plantant régulièrement au bas du dos de son amant « *une aiguille de cinq centimètres pleine de T* », comme les trans nomment la testostérone, injectant l'hormone masculine avec la même détermination que lorsqu'elle vous serre la main.

Tout s'emmêle dans son œuvre et sa conversation, piqûres et philosophie, Judith Butler (la papesse des études féministes et queer) et Derrida, Lacan, Deleuze… L'affaire Weinstein ne la passionne pas outre mesure : « *Une vague excitante, fascinante, mais attention à la nuance.* » Son prochain ouvrage traitera de « *l'obsession américaine de la liberté, mais aussi de sa tentation actuelle pour la soumission et l'autocratie* ». Maggie Nelson serait-elle francophile ? Elle admire Catherine Millet, dont elle fait étudier à ses élèves *La Vie sexuelle de Catherine M.*, mais n'a « *jamais visité* » la cathédrale de Chartres, « *pas entendu parler* » de Jean d'Ormesson, qui vient de mourir, à peine suivi le débat sur l'écriture inclusive. Sa France à elle, ce sont les post-structuralistes des années 1970, cette *french theory* qui, derrière Roland Barthes, a ouvert la voie aux études de genre américaines.

Aucun appareil critique dans son dernier livre : Maggie Nelson cite ses références vite fait, à gauche ou à droite du texte, comme Barthes, justement. « *C'est vrai, je lui ai piqué cette idée des notes dans la marge* », rit-elle. Elle a aussi puisé son titre dans ses livres : chez Barthes, l'Argonaute est le voyageur qui change de vaisseau mais jamais de nom de bateau, comme l'amoureux répète « je t'aime » avec des « *inflexions toujours nouvelles* ». Un jour, peu après leur rencontre, le couple se rend sur Wilshire Boulevard pour essayer de gommer les tatouages d'Harry – faire table rase du passé. Impossible, répond « Docteur Tattoff ». *Les Argonautes* de Maggie Nelson, nouveaux *Fragments d'un discours amoureux* queer ?

Quand Iggy naît, Maggie Nelson oublie les conseils prodigués par ces livres destinés aux mamans – presque toujours signés par des hommes, note-t-elle. Elle ne laisse jamais pleurer son bébé et écrit une partie des *Argonautes* « *attachée à un tire-lait : les mots accumulés dans une machine, le lait siphonné dans l'autre* ». La déesse du réel fait de l'écriture une pratique qui s'arrime à sa vie. Au fur et à mesure qu'elle tissait *Les Argonautes*, elle offrait ainsi des passages à relire à Harry. « *Les détails de ma vie, de notre vie ensemble, ne t'appartiennent pas à toi seule* », a dit son mari, furieux. Alors, elle a modifié son texte. « *Le réflexe naturel de toute personne qui tient à une relation* » confie-t-elle dans le café. « *Harry est un* gender body, *il a bien davantage souffert que moi* », ajoute-t-elle doucement.

Le jour de leur mariage express, dans une chapelle de West Hollywood bien connue des queers, est un autre moment émouvant de leur vie de couple – si drôle, en plus ! À la porte, une drag-queen. À la sortie, en cadeau, deux sucettes en forme de cœur. « *Nous avons couru pour récupérer le petit bonhomme à la garderie avant la fermeture, et nous sommes rentrés à la maison pour manger du pudding au chocolat* » raconte Maggie Nelson. Chacun s'est assis dans un sac de couchage face à la montagne. Dans la cuisine, une photo de leur trio orne une tasse offerte aux mariés par la mère de Maggie. « *Wouah, j'ai jamais rien vu d'aussi hétéronormatif de ma vie !* », a pouffé une copine passée prendre un thé.

MAGGIE S'EN FICHE. « *Le XIXe siècle nous a légué son lot de personnages au genre et à la sexualité ambigus, tous en général prisonniers d'une honte lourde. Chez Gide, chez Green et même chez Genet, plus tard, les personnages sont presque toujours dans un combat à mort avec leur "perversion", ou dans un plaisir démoniaque de la transgression. Maggie, la culpabilité, le sacré, la psychologie, rien à faire* », sourit Jean-Michel Théroux, qui enseigne la littérature comparée à l'université de Montréal. D'ailleurs personne, dans la maison, n'a jamais réussi à casser ce mug qui fige leur bonheur kitsch.

Le texte des *Argonautes* est dédié à Harry. La lettre qui clôt le livre s'adresse à Iggy. « *Je veux que tu saches, tu as été considéré comme possible – jamais comme certain, mais toujours comme possible – non pas à un moment en particulier, mais pendant plusieurs mois, même plusieurs années d'essais, d'attente, d'appels – quand* [...] *deux êtres humains, dont l'un est par chance ni mâle ni femelle et l'autre femelle (plus ou moins) ont voulu profondément, obstinément, farouchement, que tu sois.* » Elle pastiche et détourne la lettre d'André Breton à sa fille Aube, en 1937, cette « *toute petite enfant* » qui un jour saura « *que tout hasard a été rigoureusement exclu de* [sa] *venue* ». Tant pis si l'auteur de *L'Amour fou* est un vieux « *romantique hétéro* », Maggie Nelson fait briller leurs deux passions dans le ciel en feu de la Californie. M

Chez elle, l'écriture est arrimée à sa vie. Elle écrit une partie des "Argonautes" "attachée à un tire-lait : les mots accumulés dans une machine, le lait siphonné dans l'autre".

« LES ARGONAUTES » DE MAGGIE NELSON

En retraçant sa propre histoire de couple avec Harry, né Wendy, l'écrivaine tisse une réflexion passionnante sur le genre, la maternité, et le sentiment amoureux.

GRAEME MITCHELL/REDUX-REA

LE RENDEZ-VOUS

LES ARGONAUTES

RÉCIT

MAGGIE NELSON

TT

« Est-ce qu'il n'y a pas quelque chose d'essentiellement queer *dans la grossesse, en ce sens qu'elle altère profondément l'état "normal" d'une personne… »*
Page précédente, l'Américaine Maggie Nelson.

« Tu as crevé ma solitude… Je sens que je peux tout te donner sans me perdre moi-même », lui a-t-elle dit un jour. C'était en 2007, aux tout premiers temps de leur amour. Maggie venait de rencontrer Harry – Harry Dodge, né Wendy Malone, vidéaste et performeur, se revendiquant *« gender fluid »,* ni homme ni femme : *« un spécial, un deux pour un »,* fait-il dire à son avatar dans un de ses films. Du récit et de l'examen de cet amour, Maggie Nelson a nourri *Les Argonautes,* livre parfaitement singulier, vif et rétif, aussi substantiel et généreux qu'insubordonné, échappant à tout résumé et à toute catégorisation. Aux Etats-Unis, l'écrivaine et essayiste (née en 1973) est considérée comme une des voix majeures de la non-fiction contemporaine [1], héritière tant de Judith Butler (pour l'intérêt porté aux questions ayant trait au genre) que de Susan Sontag (pour l'originalité de sa démarche, qui mêle volontiers autobiographie et théorie). *Les Argonautes* n'est donc pas un roman, mais une histoire vraie, une histoire d'amour – et même une romance, si l'on fait sienne la définition que, dans son ouvrage, Maggie Nelson donne de ce terme : est romantique, écrit-elle, la démarche consistant à *« laisser une expérience individuelle du désir prendre le pas sur une expérience catégorielle ».*

Maggie, donc, a rencontré Harry. Ils se sont désirés, aimés follement, se sont mariés en 2008, ont cherché et trouvé, à Los Angeles, une maison où vivre en famille avec le fils de Harry, un petit garçon né d'une précédente union, lorsque Harry se prénommait Harriet. Quand s'est posée la question d'avoir ou non un enfant ensemble, la réponse du couple fut oui. Maggie s'est tournée vers l'insémination artificielle, et, après de multiples échecs, s'est trouvée enfin enceinte d'un petit garçon – né en 2012, il s'appelle Iggy. Harry, lui, a décidé de poursuivre sa métamorphose physique, par le biais d'une double mastectomie et d'injections régulières de testostérone – même s'il explique : *« Je ne veux pas du genre féminin qui m'a été assigné à la naissance. Pas plus que je ne veux du genre masculin que la médecine transsexuelle me promet et que l'Etat finira par m'accorder si je me comporte comme il faut. Je n'en ai rien à faire de tout ça. »* Ainsi peut-on résumer à gros traits le récit que déroule peu à peu Maggie Nelson, par fragments.

Mais comme elle n'est pas une conteuse, plutôt un esprit résolument spéculatif, mettre en mots et exposer, parfois crûment, son histoire d'amour avec Harry n'a pour elle d'intérêt, de nécessité et de justification que si ce récit suscite réflexions, interrogations et hypothèses. De page en page, elles foisonnent et vibrionnent, elles rebondissent et étonnent, elles électrisent et passionnent, elles déroutent ou convainquent. Il y est question du sentiment amoureux, du féminisme et de la société encore si patriarcale, du genre et des identités assignées, du *queer* (comprenez : le bizarre, le peu commun) et de la dilution de son potentiel subversif dans les normes sociales en évolution, du *« tournant assimilationniste, incroyablement néolibéral, qu'a pris le mouvement LGBTQ+* [2]*, lequel a dépensé toute sa petite monnaie à essayer d'entrer dans deux structures historiquement répressives : le mariage et l'armée »,* de la maternité (*« Est-ce qu'il n'y a pas quelque chose d'essentiellement* queer *dans la grossesse elle-même, en ce sens qu'elle altère profondément l'état "normal" d'une personne… »*) et de la transmission. Il y est question aussi souvent, en filigrane ou ouvertement, de la compassion, cette attention bienveillante à l'autre que Roland Barthes, dans les *Fragments d'un discours amoureux,* appelle *« la délicatesse ».*

Barthes fait partie – avec Judith Butler et le pédiatre et psychanalyste Winnicott, avec la féministe américaine Eve Kosofsky Sedgwick et le philosophe Gilles Deleuze, avec nombre d'autres intellectuels, théoriciens et poètes – des penseurs dont les phrases

Sur Télérama.fr
LECTURES PAR-DESSUS L'ÉPAULE,
la chronique de *Marine Landrot*

innervent littéralement le livre miroitant de Maggie Nelson, cousu de leurs citations qui éclairent son récit et ses réflexions théoriques, ou leur font écho. A Deleuze, elle emprunte le concept de « devenir » : *« Devenir, ce n'est jamais imiter, ni faire comme, ni se conformer à un modèle, fût-il de justice ou de vérité »*, écrivait-il ; et encore : *« Ce qui compte dans un chemin, ce qui compte dans une ligne, c'est toujours le milieu, pas le début ni la fin. On est toujours au milieu d'un chemin, au milieu de quelque chose. » « Dans une culture désespérément vouée à la résolution »*, écrit Maggie Nelson, comment faire comprendre que *« parfois l'énigme reste en suspens ? Comment expliquer que pour certains, ou pour certains à certains moments, l'irrésolution est acceptable – désirable même* [...] *–, alors que pour d'autres, ou pour d'autres à certains moments, ça demeure une source de conflit ou de peine ? Comment peut-on passer par-dessus le fait que la meilleure façon de comprendre comment les gens se sentent à propos de leur genre ou de leur sexualité – ou de tout le reste, en fait – est d'écouter ce qu'ils ont à dire et d'essayer de les traiter en conséquence, sans confondre leur vision de la réalité et la sienne propre ? »* N'est-ce pas là la délicatesse qu'évoquait Barthes ?

– ***Nathalie Crom***

1 Dans son premier livre traduit en français, *Une partie rouge (Jane : a murder,* 2005), paru l'an dernier, elle revient sur le meurtre, en 1969, de sa tante Jane et sur le procès de son meurtrier (éd. du Sous-sol, 218 p., 20 €).

2 Lesbiennes, gays, bi, trans, queer et plus...

| *The Argonauts,* traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Michel Théroux, éd. du Sous-sol, 234 p., 19,50 €.

EXTRAIT

« Ton incapacité à vivre dans ta peau atteignait un sommet, la douleur dans ton cou et dans ton dos te poursuivait toute la journée, toute la nuit, à cause de ton torse (et donc de tes poumons) comprimé depuis presque trente ans. Tu essayais de rester corseté même en dormant, mais, au matin, le plancher était toujours jonché de brassières de sport rafistolées, de bandes de tissu usées, "accessoires de séduction", disais-tu.

Je voudrais simplement que tu te sentes libre, ai-je dit par colère déguisée en compassion, par compassion déguisée en colère.

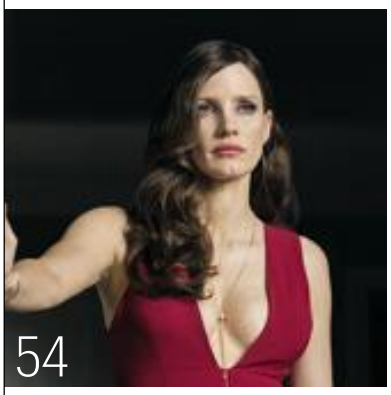
Tu ne comprends toujours pas ?, as-tu crié. Je ne me sentirai jamais libre comme toi, je ne me sentirai jamais chez moi dans le monde, je ne me sentirai jamais chez moi dans ma peau. C'est comme ça et ce sera toujours comme ça. »

| *Les Argonauts,* p. 53-54.

LORENZO CASTORE/AGENCE VU | ARNOLDO MONDADORI EDITORE | FRANÇOIS DELADERRIERE | BRANTLEY GUTIERREZ | LES BÂTARDS DORÉS | ANDREA SCHOENROCK/PLAINPICTURE

CETTE SEMAINE, NOUS SOMMES...

BLUFFÉS



Jessica Chastain sort **LE GRAND JEU** en campant l'une des plus grandes organisatrices de pokers au monde.

SÉDUITS

Balade au royaume des cœurs brisés avec l'impeccable expo **ROMAN-PHOTO** au Mucem de Marseille.

RÉCHAUFFÉS

Le virtuose de la mandoline **CHRIS THILE** signe un album parfait pour les longues soirées d'hiver.

ALLÉCHÉS

Jean Rolin, Vincent Almendros, Colombe Schneck, Ivan Jablonka... Une **RENTRÉE LITTÉRAIRE** appétissante.

MÉDUSÉS

L'audacieux **FESTIVAL IMPATIENCE** des compagnies émergentes a primé cette année le spectacle *Méduse.*

Libération

Date : 6 janvier 2018

Cocon queer Le bonheur au quotidien dans une famille LGBT par l'essayiste et poétesse américaine Maggie Nelson

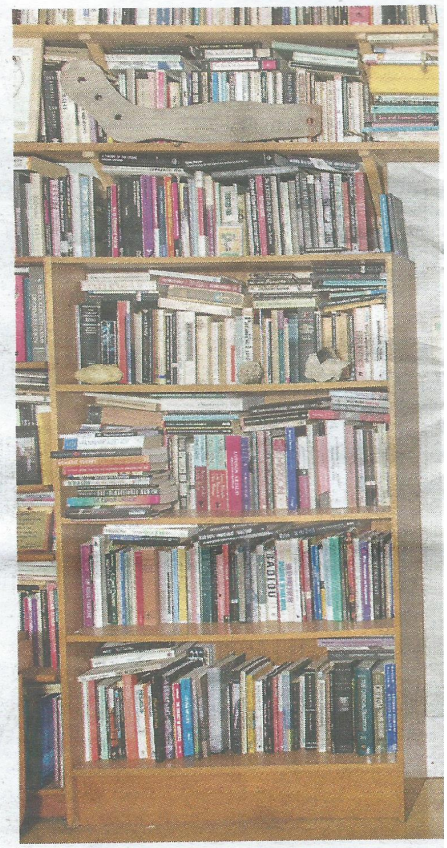
Par **GUILLAUME LECAPLAIN**

Comment vouloir à la fois rester révolutionnaire et devenir parent? Mine de rien, voilà la question que se posent de nombreuses activistes queer de par le monde, à mesure que le droit à fonder une famille s'étend aux personnes qui ne sont pas hétérosexuelles. C'est le paradoxe du moment, le grand écart absolu entre les premières revendications LGBT des années 70 en vue de dynamiter les familles bourgeoises, et celles de nos années 10, d'en fonder de nouvelles. C'est la grande source d'inquiétude d'un philosophe comme Alain Naze, qui vient précisément de publier un essai *(lire* Libération *du 15 décembre)* pour s'insurger contre la *«normativité»* des gays réclamant le mariage, des revendications qui selon lui *«appauvrissent»* même les *«possibilités de relations homosexuelles»*. C'est aussi le sujet au cœur des *Argonautes*, le nouveau récit de Maggie Nelson.

Curation. Maggie Nelson, poétesse américaine et penseuse spécialiste des minorités sexuelles née en 1973, est connue en France pour *Une partie rouge* (2017), récit familial de la réouverture de l'enquête, trente-cinq ans après, sur le meurtre de sa tante. Sorti en 2015 aux Etats-Unis, *les Argonautes* relève également de la non-fiction: essai autant que journal, mélange de références philosophiques, notes de lectures et descriptions sans fard de l'intimité (les sentiments, la sexualité, un accouchement). Dans *les Argonautes*, comme par exemple chez l'auteure lesbienne de BD Alison Bechdel, d'ailleurs citée par Nelson, la non-fiction renvoie ainsi à cette notion assez américaine (et très influencée par le Web) de la curation, ou l'art de trier parmi les millions de lectures disponibles sur un même thème, de savoir en piocher la substantifique moelle et de passer d'un sujet à l'autre aussi facilement qu'à portée de clic (mais Montaigne le faisait aussi).

Les Argonautes expose à la première personne la constitution d'une famille, dans le Los Angeles du début du XXIe siècle: une femme amoureuse, son mari, un enfant, le projet d'un deuxième, la grossesse, l'arrivée du bébé. En apparence, voilà une structure banale, pilier lisse de la civilisation occidentale. En réalité, la famille décrite est composée d'une femme qui se définit comme queer (et donc non hétéro), mariée à un homme trans qui se décrit aussi comme *«une butch sous T»* (une lesbienne masculine qui prend de la testostérone), d'un premier enfant de ce dernier et d'un second obtenu avec un don de sperme. Et ça marche: cette combinaison fonctionne autant que la traditionnelle. Minoritaire par sa sexualité et le couple qu'elle forme, Maggie Nelson exprime au fil des pages la forme de surprise ressentie quand lui tombe dessus ce qu'il faut bien appeler un bonheur individuel, et qui lui paraissait jusqu'alors inatteignable.

Selon Barthes, les personnes qui disent «Je t'aime» sont semblables aux compagnons de Jason, les marins du navire *Argo* qui remplaçaient peu à peu les pièces de leur bateau à mesure qu'elles vieillissaient, faisant ainsi qu'il était à la fois toujours nouveau et toujours le même. La parabole donne son titre au livre de Nelson mais au-delà de la déclaration d'amour, elle s'applique évidemment aussi au noyau familial, à la fois totalement le même (des parents, des enfants) et à la fois totalement renouvelé par toutes les personnes qui s'en saisissent. *«Il y a quelque chose de vraiment étrange dans le fait de vivre à un moment historique où l'angoisse et le désespoir conservateurs autour de l'idée que les queers feront sombrer la civilisation et ses institutions (le mariage, d'abord et avant tout) s'adossent à l'angoisse et au désespoir des queers autour de l'échec ou de l'incapacité du queer à faire sombrer la civilisation et ses institutions»*, pose l'auteure. Entre les réacs anti-LGBT et les LGBT qui refusent le modèle traditionnel, la force de Maggie Nelson est d'affirmer simplement l'existence de sa famille, sans autre justification que la joie de la bâtir comme un cocon. *Les Argonautes* déroule autant des anecdotes de la vie domestique de la famille que le questionnement de l'auteure sur le fait de devenir une belle-mère puis de porter un bébé. *«Rien de ce que nous faisons dans la vie ne doit avoir un couvercle enfoncé dessus, et [...] aucun ensemble de relations et de pratiques n'a le monopole de la prétendue radicalité ou de la prétendue normalité.»*



Il en va de même pour son couple, l'autre sujet qui traverse le livre, à tel point que certains paragraphes sont écrits comme si Maggie Nelson s'adressait directement à son compagnon, l'artiste Harry Dodge. L'amour conjugal, le bête amour sans drame, prend ici une place centrale qu'il n'occupe quasiment jamais dans la littérature. *«Pourquoi est-ce que ç'a été si long avant que je trouve quelqu'un avec qui mes perversions étaient non seulement compatibles, mais aussi parfaitement appariées?»* s'interroge Nelson. Même si par ailleurs elle confesse avec humour que Harry lui a dit *«plus d'une fois par le passé qu'être avec moi, c'était*

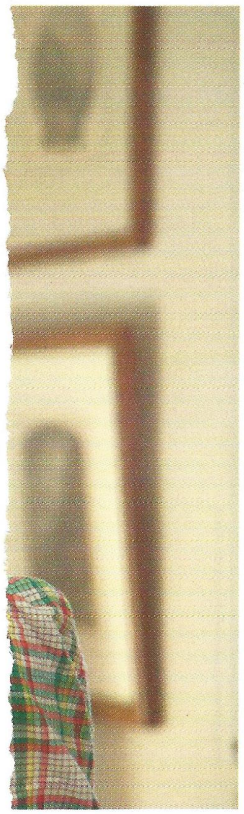
Livres

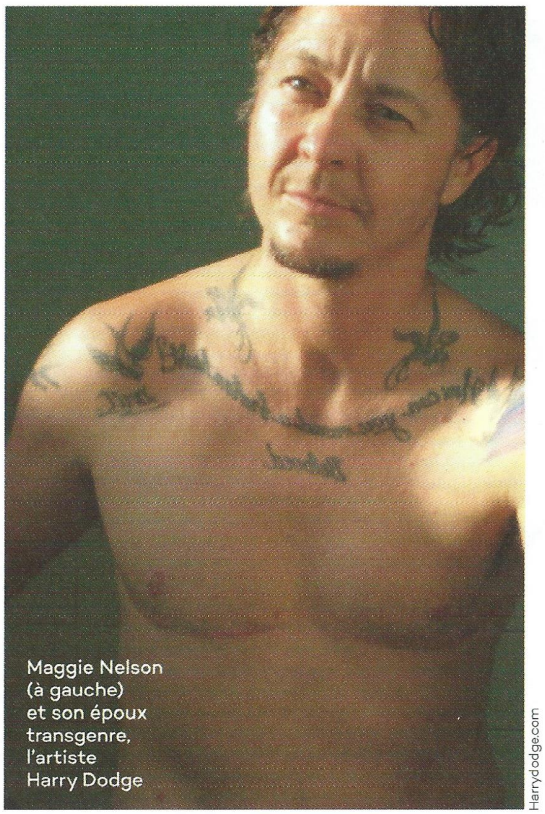
Fragments d'un discours sur le genre

Dans *Les Argonautes*, **MAGGIE NELSON** s'inspire de sa vie avec son conjoint transgenre pour déconstruire la norme hétérosexuelle. Entre essai et autofiction.

DE MAGGIE NELSON, ON CONNAISSAIT "UNE PARTIE ROUGE", sorti en France en août, le récit à la première personne de l'assassinat de la tante de l'auteure par un psychopathe. *Les Argonautes* part aussi de la vie de l'auteure, soit son histoire d'amour avec Harry Dodge, artiste transgenre né dans le corps d'une femme et devenu aujourd'hui un homme. Une expérience singulière, sublimée par l'enfant que les deux amants décident d'avoir en recourant à l'insémination artificielle.

Le livre commence par un événement quelque peu traumatisant : le vote, en 2008, de la proposition 8 par les citoyens de Californie. En pleine période d'euphorie suite à l'élection de Barack Obama, cet amendement liberticide prive soudain les personnes du même sexe de la possibilité de se marier. Et d'être pour Maggie et son conjoint considérés comme parents légaux de leur enfant à venir. Dans une scène tragicomique, les deux amoureux, voyant les sondages inquiétants le matin du 3 novembre, foncent en panique à la chapelle Hollywood, où, à la porte, une drag-queen tient le triple rôle d'hôtesse, de videur et de témoin. *"Lecteur, nous*





Maggie Nelson (à gauche) et son époux transgenre, l'artiste Harry Dodge

Harrydodge.com

"Je ne t'ai jamais aimé davantage qu'à ce moment-là, (...) avec ton courage d'être passé sous le bistouri pour mener une vie meilleure, une vie de vent sur la peau"

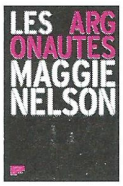
nous sommes mariés là, écrit Nelson, *avec l'aide de la révérende Lorelei Starbuck, qui s'était attribuée métaphysique comme confession officielle sur nos formulaires."*

Parfois drôle, souvent émouvante, toujours honnête, Maggie ne cache pas ses moments d'inquiétude, d'angoisse et d'incompréhension face à ce qu'est en train de vivre son conjoint. *"Tu ne comprends toujours pas ?,* lui crie à un moment Harry. *Je ne me sentirai jamais libre comme toi, je ne me sentirai jamais chez moi dans le monde, je ne me sentirai jamais chez moi dans ma peau. C'est comme ça, et ce sera toujours comme ça."* Les plus beaux passages sont ceux où elle s'adresse directement à elle (bientôt lui). Au sortir d'une opération d'ablation des seins particulièrement éprouvante, elle lui confie : *"Je ne t'ai jamais aimé davantage qu'à ce moment-là, avec tes drains de Kool-Aid, avec ton courage d'être passé sous le bistouri pour mener une vie meilleure, une vie de vent sur la peau."*

L'auteure puise dans la pensée et les textes de Luce Irigaray, Beatriz Preciado, Judith Butler et d'autres théoriciens du queer encore méconnus en France les outils conceptuels qui donnent du sens à sa vie, son idylle, sa grossesse. Des penseurs dont elle cite les noms en marge de son texte, préférant laisser leurs mots parler à sa place. E.K. Sedgwick : *"Il n'y a pas eu de discours occidental important et soutenu pour lequel l'érotisme anal féminin signifie."* Elle excelle dans le régime de l'intime, cette écriture *"performative"* comme elle la décrit, qui part du plus singulier pour tendre à l'universel *("Les mots Je t'aime me viennent comme une incantation la première fois que tu m'encules"*, écrit-elle ainsi à la première page).

Elle déplore aussi le *"tournant assimilationniste, incroyablement néolibéral,* qu'a pris le mouvement dominant LGBTQ+ aux Etats-Unis" et ce sont toutes les normes, attitudes ou considérations et discours hétéronormatifs mais aussi homonormatifs qu'elle déconstruit brillamment en racontant sa vie. Car les petits épisodes du quotidien, quand on vit une expérience aussi unique que la sienne, en disent souvent davantage que de longues démonstrations. Ainsi du malaise d'un serveur en voyant le genre affiché sur la carte de crédit de l'individu barbu qu'il vient de servir *("Madame Harry Dodge").* Un passage aussi cinglant que brillant évoque le fond réactionnaire de certains arguments avancés par les philosophes masculins qui dominent la scène intellectuelle, Badiou et sa *"différence transcendantale"* qui séparerait selon lui l'homme de la femme, Zizek affirmant : *"La masturbation est la forme idéale de l'activité sexuelle de ce sujet transgenre."* (sic !)

Les Argonautes pourrait en agacer plus d'un en France. Certains universitaires vont sans doute crier au scandale face à cette approche que Nelson qualifie parfois *"d'auto-théorie"*. En fait, sous ses apparences hybrides, fragmentaires façon Roland Barthes *(Fragments d'un discours amoureux), Les Argonautes* propose rien de moins qu'une nouvelle théorie de l'amour pour le XXIe siècle. Une façon nouvelle de penser la famille, les rapports entre genres, sexes, parents et enfants. Il y a enfin et surtout de la chair, des sentiments, des angoisses. Car Maggie Nelson est aussi une poétesse, l'auteure de quatre recueils. On espère les lire un jour en français. **Yann Perreau**



Les Argonautes
(Editions du sous-sol), traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Michel Théroux, 234 p., 19,50 €

MAGGIE NELSON

Dure à queer

GENRE, sexualité, maternité... A 44 ans, cette poétesse et essayiste AMÉRICAINE se raconte dans un essai hors normes, qui l'a PROPULSÉE sur le devant de la scène littéraire. Rencontre

De notre envoyée spéciale à Los Angeles, **ELISABETH PHILIPPE**

LES ARGONAUTES, par Maggie Nelson, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Michel Théroux, Editions du Sous-Sol, 240 p., 19,50 euros.

« Les mots "Je t'aime" me viennent comme une incantation la première fois que tu m'encules, ma face écrasée contre le sol en ciment de ton appart humide et charmant. Tu gardais "Molloy" près de ton lit et, dans une douche sombre et inutilisée, un paquet de pénis. Que demander de mieux? » L'auteure de ces lignes, capable de citer Wittgenstein après une scène de sodomie, s'appelle Maggie Nelson. Chemisier strict, chevelure préraphaélite, visage de médaille, cette lauréate de la prestigieuse bourse MacArthur, surnommé le « prix du génie », est en train de s'imposer, à 44 ans, comme une des auteures américaines les plus originales. Dans la lignée de Susan Sontag et de Judith Butler, avec cette même capacité à s'emparer de sujets ultracontemporains – le genre, le féminisme, la violence sexuelle – pour élaborer une pensée complexe, désarçonnante et novatrice. Qu'elle écrive de la poésie, comme son magnifique « Bluets », méditation sur la couleur bleue née d'une rupture amoureuse (à paraître en français en 2019), un essai sur la violence (« The Art of Cruelty ») ou fasse le récit de l'assassinat de sa tante maternelle (« Une partie rouge », sorti en septembre), Maggie Nelson part d'une expérience intime pour tenter ensuite d'en tirer tous les enseignements possibles et les faire rayonner à travers une myriade de réflexions brillantes, souvent tranchantes, telles les multiples facettes d'un kaléidoscope.

Mêlant théorie, critique et autobiographie, la « méthode Nelson » bouscule les genres, à moins qu'elle n'en inaugure un, hybride, inédit. Peut-être que ce qu'elle appelle *« life writing »*, « l'écriture de la vie », s'applique à ses propres écrits. On l'interroge sur ce sujet lorsqu'on la rencontre à Los Angeles, dans un café aux murs recouverts de fleurs séchées du côté de Pasadena, où elle réside. Devant une assiette de porridge, elle hésite un instant : *« J'ai longtemps cru, à cause de Roland Barthes, Hervé Guibert ou Emmanuel Carrère, que les Français possédaient une vraie tradition de non-fiction et que je m'inscrivais dans cette histoire littéraire, mais j'ai fini par comprendre qu'il s'agissait en réalité d'un genre assez mineur en France,* explique cette francophile revendiquée. *Le terme "Mémoires" fait un peu trop présidentiel. Le mot "autobiographie" ne convient pas non plus. Mes textes n'abordent à chaque fois qu'un aspect très particulier de ma vie. »*

MARIÉE PAR UNE DRAG-QUEEN

« Les Argonautes » ne fait pas exception. Ce livre, récompensé par le National Book Critics Circle Award, a propulsé Maggie Nelson sur le devant de la scène littéraire et intellectuelle. Certains ont même voulu y voir l'un des emblèmes de l'ère Obama. Au cœur de ce texte unanimement célébré, présent sur les tables de toutes les librairies de Los Angeles à New York, se trouve d'abord une histoire d'amour. Celle, passionnée, sensuelle et fusionnelle, entre Maggie Nelson et l'artiste Harry Dodge. Quand elle le rencontre en 2007, Maggie Nelson vient de publier « Une partie rouge », où elle scrute son obsession pour le meurtre de sa tante, Jane, tuée en 1969. Elle y raconte également la disparition brutale de son père, un avocat qu'elle admirait,

Maggie Nelson à Los Angeles, le 14 décembre.

mort d'une crise cardiaque en 1984. Elle avait 10 ans et gardera longtemps rancune à sa mère de ne pas l'avoir laissée voir le corps. Alors que sa sœur Emily fait les quatre cents coups et s'abîme dans la drogue, Maggie Nelson donne le change, poursuit ses études. Mais souffre en silence de crises d'angoisse. Elle s'installe à New York, vit dans un grenier surchauffé, un futon pour tout mobilier. Ecrit de la poésie, enchaîne les petits boulots de serveuse, les relations foireuses, boit beaucoup. Avant de déménager à Los Angeles pour enseigner la littérature. C'est là qu'elle fait la connaissance de Harry. Déflagration. *« Tu as crevé ma solitude »*, lui dit-elle.

Au début de leur fulgurante histoire, Maggie Nelson ne sait pas quel pronom utiliser pour parler de son amant. « Il » ? « Elle » ? Harry est *« gender fluid »*, ni homme ni femme. *« Je suis un spécial – un deux pour un »*, explique le personnage qu'il interprète dans son film « By Hook or by Crook ». Mais pour l'état civil, Harry est une femme. Alors quand en 2008 la Proposition 8 menace le mariage entre personnes de même sexe en Californie, Maggy et Harry décident de sauter le pas, de peur de ne plus pouvoir le faire si l'amendement est voté. Le couple échoue à la chapelle Hollywood, des rideaux kitsch et des chandeliers en toc pour toute déco, et une drag-queen *« dans le triple rôle d'hôtesse, de videur et de témoin »*. Une cérémonie de pacotille, mais une union sincère, solide. Harry a déjà un fils. Bientôt, avec Maggie, ils désirent agrandir leur famille. Maggie Nelson raconte les inséminations, son accouchement et la naissance de leur fils Iggy dans des pages à la fois très réflexives et prosaïques. *« Certains hommes*, commente-t-elle, *ont écrit sur la grossesse de leur femme, décrit leur accouchement. Karl Ove Knausgaard par exemple. Mais ce sont toujours des récits de témoins, jamais des récits à la première personne. Les grandes icônes de la littérature comme Virginia Woolf ou Emily Dickinson n'avaient pas d'enfants. La maternité vous privait du temps pour écrire. D'autre part, dans un monde des lettres dominé par les hommes, les écrivains pensaient être représentatifs de l'humanité et laissaient de côté ces expériences. Chez moi, je dois posséder peut-être deux livres qui évoquent des accouchements parmi les* ➳

CHANTAL ANDERSON POUR « L'OBS »

milliers d'ouvrages qui emplissent ma bibliothèque et je suis heureuse d'en avoir ajouté un. »

Parler des choses, même les plus triviales, autrement. Faire émerger du sens et des questionnements nouveaux à partir d'expériences a priori communes, telle est la tâche que s'assigne Maggie Nelson. Au récit de son accouchement, elle mêle les mots de Harry sur les derniers jours de sa mère. Le début d'une vie et la fin d'une autre se répondent. « *Dans "les Argonautes", il est beaucoup question des limites du langage,* précise Nelson. *Or la naissance et la mort sont souvent considérées comme des expériences qui excèdent les capacités du langage. Je pensais intéressant de voir jusqu'à quel point les mots pouvaient être pertinents. D'autre part, le livre aborde la question de la famille, mais pas uniquement la famille de sang. Je voulais évoquer ce moment déchirant où Harry perd sa mère car, comme on l'apprend ensuite, c'était sa mère adoptive et non sa mère biologique. Il y a une multitude de façons d'être parent et de prendre soin les uns des autres.* »

"TRUMP EST UN CAUCHEMAR"

C'est la grande force de son propos : déplacer les concepts, les désenclaver des carcans idéologiques pour les faire évoluer, muter. Ainsi, la notion de famille, centrale dans « les Argonautes », n'est pas, chez Maggie Nelson, réductible à l'équation chère à la Manif pour tous : un papa, une maman, des enfants. Elle s'étend bien au-delà des codes hétéronormés, communauté d'esprit plus que partage d'ADN. Nelson s'est bâti une famille intellectuelle à laquelle elle rend hommage en entrelaçant à ses mots ceux des penseurs, philosophes ou poètes qui l'ont nourrie : Gilles Deleuze, Paul Preciado – « *J'adore "Testo Junkie", son histoire d'amour sans concession avec Virginie Despentes* » –, Luce Irigaray, Donald Winnicott, Ludwig Wittgenstein, la poétesse Eileen Myles, Michel Foucault, Allen Ginsberg, l'universitaire Eve Kosofsky Sedgwick (auteure d'« Epistémologie du placard ») et bien sûr Roland Barthes. Le livre de Nelson, constitué de courts fragments, lui doit beaucoup, à commencer par son titre. « Les Argonautes » fait en effet référence à un passage de « Roland Barthes par Roland Barthes » où le sémiologue compare celui qui dit « je t'aime » à « *l'Argonaute renouvelant son vaisseau pendant son voyage sans en changer le nom* ». Les pièces du bateau peuvent être remplacées à travers le temps, le bateau s'appelle toujours Argo. Cette image cristallise la pensée mouvante de Maggie Nelson, sa conception de l'identité, non pas figée, statique, mais en perpétuelle métamorphose. Son style même épouse cette philosophie en mouvement, passant du hard à l'ardu, du cru au QI.

Dans de très belles pages, elle évoque ainsi ce qu'elle nomme l'été des « *corps changeants* ». C'est en 2011, en Floride. Elle est enceinte d'Iggy depuis quatre mois. Harry prend de la testostérone depuis six mois, « *deux animaux humains en cours de transformation l'un auprès de l'autre, témoins sans pression du changement de l'autre* ». Lors de ce voyage, Harry s'apprête à subir une double mastectomie. Quand on aborde avec elle cette opération, Maggie Nelson tient à être le plus claire possible. « *Harry ne s'identifie pas comme une personne transsexuelle qui serait aujourd'hui un homme,* insiste-t-elle. *Harry, comme beaucoup d'amis autour de moi, a subi cette opération pour résoudre un problème qu'il éprouvait depuis longtemps, mais ce problème n'était pas de ne pas être un homme. C'est un point sur lequel je ne veux pas qu'il y ait de confusion car j'ai pris soin d'utiliser ses propres mots dans mon livre. Il me semble essentiel de respecter les mots que les gens emploient pour parler d'eux-mêmes plutôt que de tenter de plaquer un discours que l'on croit correspondre à ce qu'ils vivent.* » Toujours ce rapport d'intransigeante honnêteté au langage. Maggie Nelson cherche constamment le mot juste, la nuance la plus à même de restituer l'éclat de réel qu'elle observe et dont elle veut rendre compte. Pour cela, elle part en quête d'une troisième voie, ce « neutre » dont parlait Barthes, une façon en tout cas de dépasser les oppositions stériles dans lesquelles s'enferment et se replient trop de discours.

Comme Harry refuse d'avoir à choisir entre le féminin et le masculin, Maggie Nelson tente elle aussi d'éviter les pièges d'une pensée binaire. Celle qui voudrait par exemple que l'on ne puisse pas être mère et écrire un essai sur la cruauté, ainsi que le lui fait remarquer un homme au cours d'une lecture. Celle encore qui juge la maternité incompatible avec une forme de radicalité *queer,* transgressive et sexuellement inventive. Une pensée tout en oscillations et en tremblements qui tranche avec le climat ambiant de débats extrêmement polarisés et de jugements péremptoires énoncés en 140 signes. Encore plus dans l'Amérique de Trump, président qui tweete plus qu'il ne pense et dont les premières mesures ont consisté à s'en prendre aux personnes transgenres dans l'armée. Maggie Nelson ne peut pas prononcer son nom sans une moue de dégoût. « *C'est un cauchemar* », assène-t-elle. Elle a participé à la Marche des femmes à Washington au lendemain de l'élection de Trump, s'est rendue à l'aéroport de Los Angeles pour protester contre le *Muslim ban* et n'a pas réellement réussi à écrire pendant presque un an, l'esprit trop accaparé par cette nouvelle donne conservatrice. Mais elle s'est remise au travail. « *Un livre plus politique* », glisse-t-elle. Qui pourrait bien devenir, cette fois, le symbole de la lutte anti-Trump. ■

BIO

Née en 1973 aux Etats-Unis, **MAGGIE NELSON**, professeure de littérature à l'Université de Californie du Sud, a commencé par écrire de la poésie, notamment le recueil « Bluets » avant de s'illustrer dans la non-fiction avec « Une partie rouge » sur le meurtre de sa tante, puis « les Argonautes » sur son histoire d'amour et la question du genre.

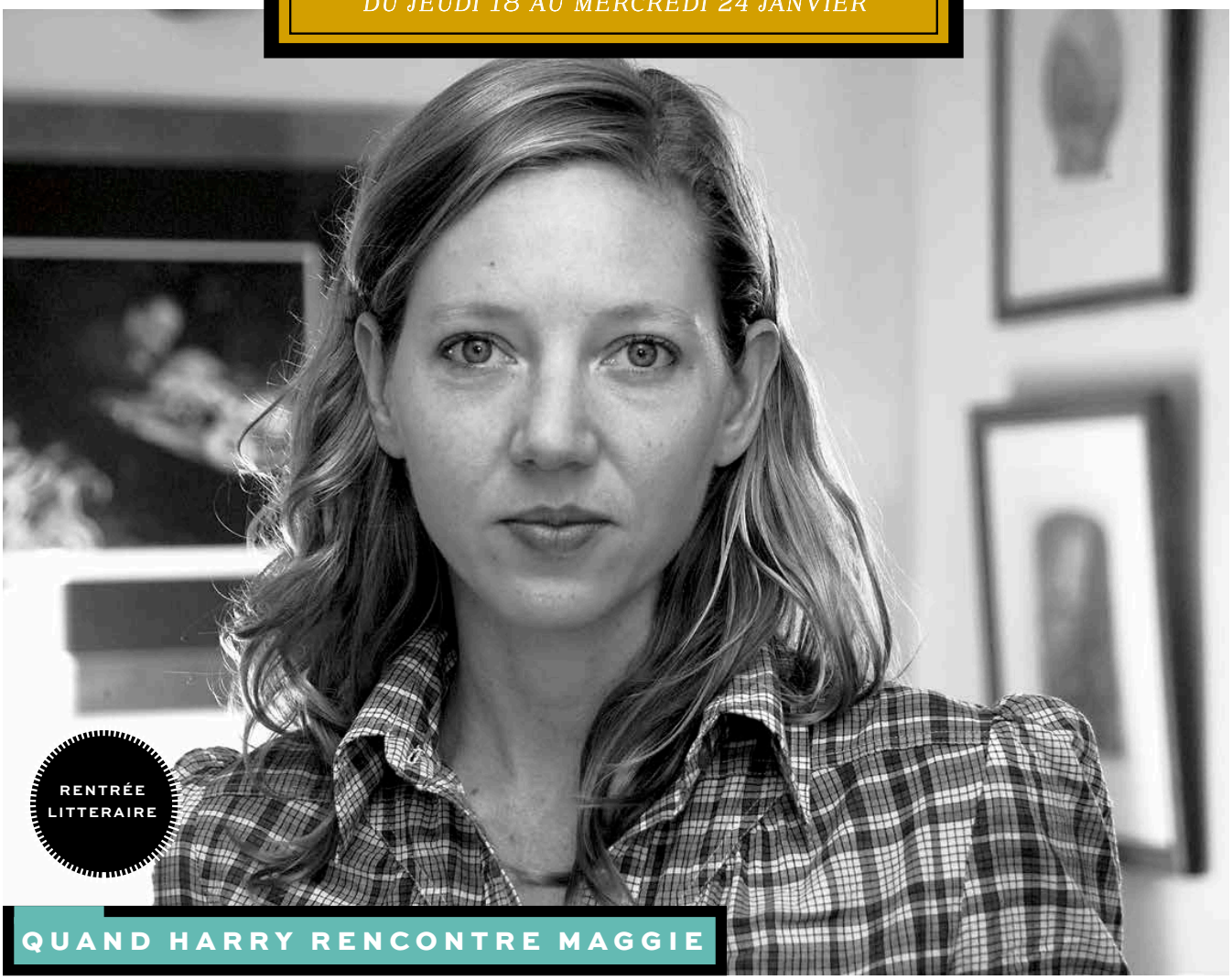
Retrouvez tous les jeudis
L'OBS dans La DISPUTE,
produite par Arnaud Laporte
de 19h à 20h
sur France Culture.

CHANTAL ANDERSON POUR « L'OBS »

CULTURIST

DES IDÉES POUR SE COUCHER MOINS BÊTE

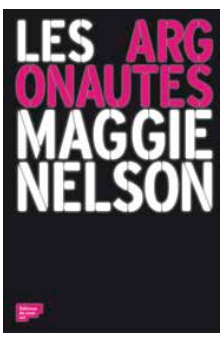
DU JEUDI 18 AU MERCREDI 24 JANVIER



RENTRÉE LITTERAIRE

QUAND HARRY RENCONTRE MAGGIE

Une famille bousculée par la fluidité de genre, parce qu'on ne va tout de même pas laisser tomber le sujet juste à cause du départ de Jeffrey Tambor de *Transparent*.



Dans le mythe de la Toison d'or, Jason et les Argonautes voguent sur un vaisseau dont ils renouvellent, au fur et à mesure de leur épopée, les pièces vieillissantes : leur navire, l'Argo, est ainsi toujours nouveau tout en restant le même. Roland Barthes, souligne la poétesse et penseuse américaine Maggie Nelson, assimile les marins mythiques aux amoureux qui disent « je t'aime » : pour chaque déclaration formulée, l'amour (donc le couple, donc la famille) reste le même, tout en étant profondément renouvelé par chaque amant qui l'énonce. **Maggie Nelson, elle, aime Harry Dodge, un vidéaste et performeur, né Wendy Malone, « butch sous T(estostérone) », humain en transformation,** qui se définit comme gender-fluid, ni homme ni femme. Marié depuis 2008, le couple élève un petit garçon, né d'une précédente union d'Harry, et a décidé d'accueillir un deuxième enfant, via insémination artificielle : Iggy, né en 2012. Ils habitent tous les quatre une maison avec vue sur les collines californiennes. ***Les Argonautes,*** c'est son neuvième ouvrage et le deuxième traduit en français. Maggie Nelson y emprunte à Barthes son allégorie de l'amour pour réfléchir à cette vie de famille aux apparences hétéronormées qui propose pourtant un modèle profondément mis à jour. Parce que l'amour, le couple et la famille ne vont plus sans d'épais enjeux philosophiques, politiques et même institutionnels ; parce que l'évolution du modèle marital chamboule presque autant ceux qui s'opposent à l'ouverture du mariage aux gays que les différentialistes LGBT, l'auteure analyse son désir de famille, à la lumière de ses idéaux d'activiste queer (et sans les renier). Croisant fragments autobiographiques et théories d'auteurs, Maggie Nelson tisse une réflexion passionnante et radicalement libre sur le genre, la maternité, la famille et le sentiment amoureux. Et, s'adressant souvent directement à son amant, elle signe aussi l'une des plus belles déclarations d'amour de la littérature moderne. Lé.B.

***Les Argonautes* de Maggie Nelson, éd. du Sous-Sol, 240 p, 19,50 €.**

PHOTOS : FRANCESCA MANTOVANI ; HANNAH ASSOULINE ; DR

Incidence Calypso

LE FEUILLETON
CLARO

CALYPSO n'est pas la première nymphe venue. Fille d'Atlas, elle a retenu Ulysse sept ans sur son île. Sept ans ! Sur les dix que mit le rusé avant de retrouver Pénélope. Raide amoureuse, Calypso. Captivée par son captif. Le sachant marié mais bon, s'obstinant, tel est l'amour, plus sourd qu'aveugle. Allant jusqu'à promettre l'immortalité au mortel. La jeunesse éternelle. Lui promettant peut-être ainsi l'amour éternel, mais ne nous emballons pas. Calypso est une île à elle toute seule, et Ulysse sans doute une vague venue en lécher les brûlants rivages. Sept ans de réflexion ? De passion ? Allez savoir, avec l'autre tombeur de Troie… Ainsi nous apparaît la *« nymphe bouclée »* : une femme qui retient un homme, lui offre pas moins que la Lune puis, tancée par Zeus via un Hermès chargé de remettre les clepsydres à l'heure, accepte de le laisser partir, adieu, bon vent, retourne auprès de ta tisseuse. Voilà pour la chanson – mais comment l'aider à changer d'air ?

La réécriture des mythes a toujours su cannibaliser de façon très variée une matière riche en éléments fantasmatiques, mais aussi politiques – cela peut aller de la visée didactique à la Fénelon au faux calque génial à la Joyce. Le XX[e] siècle n'a pas été le moins avare en re-visitations : Brecht, Sartre, Tournier, Cixous, je vous laisse continuer la liste, vous verrez, elle est quasi infinie. Mais ne faisons pas attendre davantage Calypso, qui n'a ni la patience de Pénélope ni la longueur de fil d'Ariane, pas plus qu'Anne Luthaud n'a le goût pour la fidélité au modèle.

Disons donc que Calypso est ici le nom d'une femme, et que cette femme, un jour, voit partir celui qu'elle aime, ou du moins aimait, car aimer l'absent n'est pas très gratifiant, or la nymphe de Gozo qu'invente ici l'auteure veut se faire du bien : *« Ouf, Calypso claque la porte. C'est fini, elle s'en va. Calypso marche. De l'air. Adieu la maison, plus de maison, plus jamais de maison ! Elle respire. Parce qu'au fond, les pièces, les cheminements et le remplissage l'accablent. Elle s'y est tenue pour Ulysse, mais désormais elle sera dehors. »* C'est la grande affaire de Calypso : après s'être occupée du naufragé, à son tour de prendre le large. Parce que, bon, coucher avec ce type, soit, mais l'écouter tergiverser à longueur de Kinnie (la boisson locale, hélas sans alcool), ça va sept ans, pas plus. Mais à force de mener une existence insulaire, Calypso s'est coupée du monde, les SDF lui font peur, le luxe la met mal à l'aise, les beaux gosses

ILLUSTRATION OLIVIER BALEZ, PHOTO JÉRÔME DAYRE

l'attirent mais ça ne va jamais très loin. Inadaptée, avide d'expériences, elle semble avoir raté le coche. La vie de couple l'aurait-elle, comment dire, déboussolée ? Anne Luthaud la laisse battre la page, sans trop la diriger. Enfin une héroïne qui se fiche du cahier des charges !

A cette écriture du vagabondage, que l'auteure rend à la fois légère et teintée d'une certaine saudade, va répondre un récit de la claustration, avec un personnage évoluant (façon de parler…) dans une réalité parallèle mais, on s'en rendra vite compte, ô combien « poreuse ». Voici donc Simon, qui n'appréhende le monde qu'à travers ses écrans, ne voyage qu'entre les pixels, ne parle qu'à des simulacres. Un nouvel Ulysse ? C'est évidemment plus simple et plus complexe, n'oublions pas que le mythe est pervers. Simon vit dans l'interface, dans les westerns aussi, il a des envies plus que des désirs, fait des fixations (une abeille, un canari, une virtuelle Ann Lee…), il tourne en rond et donc pas très rond. Un peu moins cyclope, il pourrait presque croiser la nymphe. Presque.

Anne Luthaud mène ses deux lièvres de front, laissant leurs cadences et leurs fantasmes se répondre comme d'amers échos d'une même ritournelle. Calypso un peu désarmée par sa liberté, Simon désorienté par le shoot des possibles. Ce chassé-croisé peut sembler frustrant, et Luthaud joue avec son lecteur, lui faisant miroiter, sur l'écran noir des ordis blancs,

> A force de mener une existence insulaire, Calypso s'est coupée du monde. Inadaptée, elle semble avoir raté le coche. La vie de couple l'aurait-elle déboussolée ? Anne Luthaud la laisse battre la page, sans trop la diriger

d'éventuelles collisions amoureuses (*« Une rencontre sous la pluie, ça pourrait faire une histoire »*…). Mais non. No mélo. Calypso la joue solo, sans gigolo. Chacun a fait son choix, semble nous dire Luthaud, qui tire les ficelles pour le plaisir de tester leur résistance. L'une robinsonne, l'autre kafkaïse. C'en est presque parfois godardien.

Mais attention : *Calypso* n'est pas juste l'histoire de deux parallèles. Sa géométrie est plus subtile. En effet, il se passe quelque chose en arrière-fond, là où s'obstine le réel. *« Une foule devant elle. Calypso entre dans la foule. Des milliers de gens marchent dans la rue, ensemble. Le flot est énorme. Calypso se déplace avec eux. La foule traverse la ville, la fend d'un bout à l'autre selon trois axes. Calypso est emportée, ballottée, soulevée. Ce n'est pas une manifestation habituelle, ni slogan, ni pancarte.* (…) *Une paix semble habiter les visages, que Calypso ne comprend pas. On n'est pas habitués à cette entente, pense Calypso en avançant ou plutôt en étant avancée par le mouvement des autres – et répond béate aux sourires autour d'elle par un sourire. »* Comme Marie Cosnay ou Maylis de Kerangal, Anne Luthaud aime à travailler des singularités pour nous rendre encore plus nécessaire le *« mouvement des autres »*.

CALYPSO,
d'Anne Luthaud,
Buchet-Chastel, « Qui vive », 160 p., 13 €.

Le Journal du Dimanche

Date : 21 janvier 2018

Lire

Réflexion sur le couple

MAGGIE NELSON L'auteure d'« Une partie rouge » raconte sa relation avec le performeur Harry Dodge, né Wendy, qui se revendique ni homme ni femme

Dans la mythologie grecque, il est dit que les Argonautes vont à bord d'un navire dont les pièces sont remplacées au fil du voyage, jusqu'à le transformer totalement sans en changer le nom. Cette métaphore de l'identité structure le récit de Maggie Nelson, qui décrit, de sa rencontre avec l'artiste *gender fluid* Harry Dodge à la naissance de leur fils, Iggy, l'éclosion des sentiments, la sexualité, la maternité, la transformation des corps de deux êtres qui refusent d'être assignés au schéma classique, hétéronormé, selon lequel tout individu appartient à un genre distinct et complémentaire de l'autre : homme ou femme. À l'écoute des attentes, des désirs et des doutes de l'être aimé, le couple se construit autant dans l'introspection que dans l'observation bienveillante des progrès – physiques, émotionnels, comportementaux – de l'autre. Ainsi, quand Maggie explore les changements corporels induits par l'enfant qui grandit en elle, Harry s'emploie à gommer toute marque le rattachant à un genre défini (ablation de la poitrine, traitement hormonal, injections de testostérone).

De leur expérience radicale naît une réflexion sur le couple et la possibilité de fonder une famille tout en pensant et vivant à la marge, avec, pour objectif, le désir de se réaliser et de lutter contre une norme qui enferme l'individu dans un rôle et des structures sociales prédéfinis.

PEBBLES CLINTON/GAMMA-RAPHO

Déclaration d'amour tendre et inconditionnelle

Comparée outre-Atlantique à Susan Sontag et à Joan Didion, Maggie Nelson est l'auteure d'une œuvre unique, exigeante, à la lisière de l'essai et de l'autofiction. Convoquant ici les penseurs l'ayant aidée à se construire (Wittgenstein, Barthes, Butler, Deleuze, Sedgwick, notamment), elle allie dans un texte fragmenté d'une vitalité et d'une modernité étonnantes le récit de son histoire d'amour aux références théoriques lui permettant de penser son couple et son identité. Si certaines questions posées restent ouvertes, l'aspect « *work in progress* » de l'ouvrage, parfaitement assumé, en même temps que les multiples détours empruntés, permettent au lecteur de disposer d'un espace de réflexion dédié et de se situer au plus près de la pensée et du ressenti de l'auteure, deux actes aux fondements de sa démarche.

Politiques et militants, *Les Argonautes* questionnent la position à adopter en tant qu'intellectuelle engagée face aux nouvelles injonctions favorisées par le monde actuel, et résumées par l'expression « *don't produce and don't reproduce* » visant à contrer une société régie par le capitalisme et le patriarcat. Déclaration d'amour tendre et inconditionnelle, l'ouvrage emprunte également au mythe de l'Argo pour signifier la perpétuelle et nécessaire réinvention du langage amoureux, dont les mots se transforment au fil du voyage, comme Nelson l'indique elle-même, en « *une conversation infinie, un devenir sans fin* ». ● L.F.

LES ARGONAUTES
MAGGIE NELSON,
TRAD. JEAN-MICHEL THÉROUX,
ÉD. DU SOUS-SOL, 240 P., 19,50 €.

ELLE

Date : 2 février 2018

2 FEVRIER 2018

INTERVIEW

MAGGIE NELSON MÊLANGE LES GENRES

DÉCOUVERTE GRÂCE À « UNE PARTIE ROUGE », CETTE AMÉRICAINE IMPRESSIONNE AVEC « LES ARGONAUTES », UN CAPTIVANT ESSAI SUR LE GENRE, LA MATERNITÉ, LE MARIAGE. PAR CLÉMENTINE GOLDSZAL

ELLE. Dans votre essai, « Les Argonautes », vous êtes enceinte au moment où votre partenaire, Harriet, prend un traitement hormonal et devient Harry, votre mari. Quel effet cela a-t-il eu sur votre couple ?
MAGGIE NELSON. Beaucoup de couples se défont, de manière inexplicable, pendant la grossesse. C'est un moment très solitaire pour une femme. Harry et moi, chacun à notre manière, étions dans notre bulle, avec nos corps qui changeaient. Nos expériences étaient plus parallèles que conjointes, mais la vie à deux est ainsi, je crois, même en dehors des grossesses et autres transformations.

ELLE. Votre fils, Iggy, a 6 ans. Devoir expliquer le monde à un enfant, avec des mots forcément simples, a-t-il influencé votre pensée ?
M.N. Je n'y pense pas en termes de simplicité. Quand je parle à mon fils, je suis plus préoccupée par la nécessité de mentir, ou de travestir la vérité, dans le but de le réconforter. Ce n'est pas ce que je voudrais faire idéalement, mais, dans le monde dans lequel on vit, je ne peux pas lui assurer que rien ne changera, sinon en mieux. Mais je ne peux pas non plus lui dire : « Nous sommes condamnés, et tu pourras le constater par toi-même ! » Il faut trouver des moyens de le formuler différemment, plutôt dans le sens : « C'est un moment intéressant, et il y a beaucoup de choses à faire et à améliorer. »

ELLE. Cela a-t-il eu un impact sur votre écriture ?
M.N. Je ne crois pas. Le philosophe Wittgenstein racontait que lorsque des gens le voyaient toucher un arbre en se demandant à haute voix : « Je sais que c'est un arbre... Mais le sais-je vraiment ? », ils se disaient qu'il était soit fou, soit philosophe. Pour moi, regarder le monde à ce niveau primaire et stupide, c'est de la philosophie. Il y a quelque chose d'enfantin à constamment remettre en cause les certitudes.

ELLE. « Les Argonautes » est une enquête dans le monde de la pensée, l'histoire d'une femme – vous – qui cherche des solutions, des explications, dans l'œuvre d'autres auteurs. Croyez-vous qu'avec ce livre vous puissiez aider les gens à votre tour ?
M.N. Je n'écris pas pour aider quiconque, à part moi-même, et je pense que c'est ce qui me permet d'écrire. Mais beaucoup m'ont dit que ce livre les avait aidés. Parfois en leur donnant simplement le sentiment qu'ils n'étaient pas seuls. Beaucoup de gens qui n'ont pas une famille hétérosexuelle traditionnelle non seulement ne se voient pas souvent représentés dans la littérature, mais en plus, quand cela arrive, ne trouvent pas ces livres chroniqués dans les pages de ELLE ou du « Wall Street Journal ».

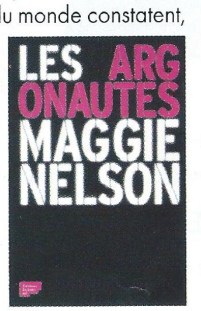
ELLE. Le succès des « Argonautes » vous a permis de rencontrer beaucoup de journalistes et de lecteurs. Vous sentez-vous comprise par eux ?
M.N. Ça dépend du journaliste ou du lecteur ! Je vois très vite, à travers les questions qui me sont posées, la distance ou l'intimité que les gens entretiennent avec les concepts que je manipule. Ces notions sont tellement étrangères à certains qu'ils ne peuvent même pas lire le livre. J'ai fait beaucoup d'efforts, par exemple, pour décrire le changement de Harry, mon mari, le fait qu'il prenne de la testostérone, qu'il se fasse opérer, comme n'étant pas un « changement de sexe ». Je voulais exprimer son désir de demeurer dans un entre-deux non défini. Malgré tout, l'immense majorité des articles disent qu'il est « devenu un homme ».

ELLE. Est-ce une déception, pour vous, que vos efforts pour dire clairement que ça n'est pas clair ne soient pas toujours récompensés ?
M.N. Je vois pourquoi ce n'est pas clair. Je pense que certains n'ont simplement pas l'espace mental pour envisager cet entre-deux. C'est une pensée qui est parfois littéralement hors de portée. Et cela a des effets politiques : si vous ne comprenez pas certaines personnes, ou ne faites pas l'effort d'essayer de les comprendre, vous finissez par nier qu'elles existent, comme le font certains régimes autoritaires avec les homosexuels.

ELLE. Que faut-il faire pour élargir cet espace mental ?
M.N. Il faut sortir de chez soi ! Quand on rencontre quelqu'un qui ne se conforme pas à ce qui est acceptable ou intelligible pour soi, on a le choix de l'accepter tel qu'il se définit, ou de prendre des mesures punitives pour le forcer à entrer dans la norme.

ELLE. Pouvez-vous expliquer le concept du psychologue Donald Winnicott de « good enough mother » (« mère suffisamment bonne »), auquel vous êtes très attachée ?
M.N. Les gens aiment ce concept, et la communauté queer y a trouvé beaucoup de réconfort. Winnicott écrivait sur les bébés retirés à leur mère pendant la Seconde Guerre mondiale et envoyés à la campagne. Les queers se sont intéressés à son œuvre parce qu'elle posait une question : « Dans les cas où la famille nucléaire est démantelée, quel genre d'attitude maternelle est suffisant ? » Il faut que le bébé se sente en sécurité, mais si vous le serrez trop fort, vous l'étouffez. Winnicott se demandait, littéralement, comment tenir un bébé pour qu'il survive. Cette question est séduisante, car elle prend en compte les diverses failles des mères qui, sans avoir besoin d'être tout, doivent être simplement « suffisantes » (« good enough »). Cela remet aussi l'accent sur l'idée que le bébé est un être à part entière, et que la mère doit l'accompagner dans sa propre existence et non le protéger de tout, ou projeter sur lui l'idée de perfection qu'elle pourrait avoir. C'est le tenir suffisamment bien pour qu'il survive, mais aussi lui laisser assez d'espace pour qu'il puisse devenir.

ELLE. Comment avez-vous mis ce concept en application ? Essayez-vous d'être une mère parfaite ?
M.N. Non, je n'essaie même pas ! Les mères sont des êtres humains. Et un bébé n'est pas une page blanche. Celles qui ont plusieurs enfants le savent : même dans votre ventre, ils se comportent différemment. Donc, bien sûr, je fais de mon mieux, et je me déteste quand je trahis mes idéaux. Mais tous les parents du monde constatent, parfois dans la douleur, qu'ils ne font pas les choses comme ils l'imaginaient. Quand je suis en colère, je me surprends à dire exactement ce que mes parents me disaient quand ils me grondaient. Mais, être conscient de ce qu'on fait, c'est un bon début, ça permet de s'améliorer. ■



« LES ARGONAUTES », de Maggie Nelson, traduit de l'anglais par Jean-Michel Théroux (Éditions du sous-sol, 229 p.).

Le Point

Date : 8 février 2018

Les nouvelles stars du « Girl Power »

Trois filles phénoménales bousculent en trois livres les vieux schémas patriarcaux. Décapant.

PAR SOPHIE PUJAS

A l'heure où le débat pour redéfinir les rapports entre les sexes vire parfois à la confusion généralisée, est-ce aux écrivains d'apporter un peu de clarté ? Pleins feux sur trois auteures qui nous enthousiasment en affirmant leur liberté d'imaginer ou de vivre de nouveaux modèles.

Maggie Nelson transcende les genres

« Les argonautes », de Maggie Nelson, traduit de l'anglais par Jean-Michel Théroux *(Editions du Sous-sol, 234 p., 19,50 €).* « *Ces soi-disant génies masculins sortent des absurdités criantes, d'une ignorance crasse, sur les femmes, les homosexuels ou les trans ! Et j'ai le sentiment que si vous êtes Nietzsche ou Zizek, les gens traitent ces délires avec indulgence. Du genre : "Oui, c'est bien dommage que Nietzsche ait dit toutes ces choses sur les femmes, mais n'oublions pas que c'est un philosophe éblouissant !" Ce qui est vrai, mais si une femme proférait quelque chose d'aussi dénué de sens sur les hommes, on dirait qu'elle est folle…* » Voilà ce qu'elle dit, Maggie Nelson, quand on lui parle d'Alain Badiou ou de Slavoj Zizek, qu'elle juge complètement à côté de la plaque. Comparée dans son pays à Joan Didion ou à Susan Sontag, encensée par Karl Ove Knausgaard, Maggie Nelson, née en 1973, a fait sensation avec « Les argonautes », un best-seller aux Etats-Unis. Son récit, où elle raconte, en mêlant fragments autobiographiques et réflexions philosophiques, son amour pour l'artiste « *gender fluid* » Harry Dodge, a valu à son auteure une belle collection de refus d'éditeurs. « *Tous me disaient que c'était une expérience trop spécifique pour intéresser grand monde, ou que les lecteurs allaient lâcher tout de suite si je m'obstinais à citer autant de philosophes dès les premières pages* », raconte-t-elle. L'année où Harry, née femme, subissait des opérations pour changer de sexe, Maggie portait leur enfant, conçu grâce à la PMA et au don de sperme. Cette double révolution du corps, elle la raconte avec précision et intelligence. Paru en 2015 aux Etats-Unis, le livre a été brandi comme un manifeste pour les droits LGBT, dans une Amérique menacée par un retour des discours réactionnaires. Mais ce livre essentiel ne saurait être réduit à sa dimension théorique. Quand elle raconte la passion pour son compagnon ou pour son enfant, Maggie touche à l'universel. Elle explore la maternité comme peu l'osent, en scrutant chaque détail concret – elle n'hésite pas à décrire crûment son étonnement face à l'expulsion du placenta (« *un sac de cœur de baleine* ») ou à l'allaitement. « *Parce que l'expérience des femmes, depuis longtemps, est racontée par les hommes, la grossesse et l'accouchement ont été considérés comme des dimensions sans importance de la condition humaine – ce qui est assez*

« Pourquoi ai-je mis tant de temps avant de trouver quelqu'un avec qui mes perversions étaient non seulement compatibles, mais aussi parfaitement appariées ? »
« Les argonautes »

Icône. Dans « Les Argonautes », qui a valu à Maggie Nelson d'être comparée à Joan Didion et d'être encensée par Knausgaard, l'écrivain livre une réflexion révolutionnaire sur la maternité.

JULIEN FAURE/LEEXTRA POUR « LE POINT »

ironique, non ?» Elle opère aussi sa propre révolution créatrice. Auparavant, elle avait souvent ausculté la face sombre de l'humain : le deuil et la violence, dans « Une partie rouge » (Editions du Sous-sol), sur sa tante sauvagement assassinée ; les ruptures et les chagrins d'amour, dans « Bluets » et « The Art of Cruelty » (non traduits en français). Ici, c'est de joie qu'il s'agit, et – tour de force – sans mièvrerie. «*On avait tellement réduit la femme au rôle de mère que, pendant longtemps, le retour du refoulé est apparu avec des récits comme ceux de Rachel Cusk, sur l'idée transgressive de ne pas aimer la maternité… Mais moi, ma préoccupation était ailleurs : j'avais la chance d'être heureuse de ce que je vivais, mais comment le dire sans reproduire l'idée que c'était ainsi et seulement ainsi qu'une femme devait s'accomplir ? En d'autres termes, comment parler du bonheur maternel sans être dans une pensée patriarcale ?*» Probablement en racontant l'amour radieux et ordinaire d'une famille qui ne l'est pas tout à fait.

Naomi Alderman, l'anti-« Servante écarlate »

« Le pouvoir », de Naomi Alderman, traduit de l'anglais par Christine Barbaste *(Calmann-Lévy, 400 p., 21,50 €).*

C'est le roman qui tombe à pic dans un monde agité par une guerre des sexes devenue impossible à ignorer. « Le pouvoir », de Naomi Alderman, est l'un des best-sellers 2017 dans le monde anglo-saxon, classé comme l'un des meilleurs livres de l'année par le *New Yorker* et par Barack Obama… Avec ce récit SF cinglant, la romancière signe ici comme une version inversée de « La servante écarlate », la plongée cauchemardesque de Margaret Atwood dans un totalitarisme patriarcal. Et pour cause : elle imagine un monde où les femmes ont enfin la possibilité de prendre le pouvoir. Car soudain, elles se découvrent la possibilité de lancer des décharges électriques du bout des doigts, devenant capables de maîtriser physiquement, voire de tuer, n'importe quel adversaire masculin… La peur change de camp, les agresseurs et harceleurs sont châtiés, et les garçons encouragés à ne pas traîner seuls la nuit. La romancière suit une poignée de personnages acteurs de cette révolution en marche. Roxy, fille d'un gangster, traque ceux qui ont assassiné sa mère sous ses yeux. Ailie fonde une religion matriarcale dont elle est la prophétesse et s'assure des disciples en multipliant les miracles. Margot, une politicienne, dissimule son don pour mieux organiser son triomphe… Le nouveau monde sera-t-il plus juste ? Pas si sûr.

Le livre a été adoubé par Atwood elle-même. La grande force d'Alderman, c'est de penser en romancière, c'est-à-dire en multipliant les points de vue. D'où un récit à la fois électrique et troublant, vengeur parfois mais pourtant étranger au manichéisme. Dans une tribune récente pour le *New York Times*, elle commentait l'affaire Weinstein et la confusion qui s'ensuivait. «*Les moments de bouleversements sociaux sont perturbants*, écrivait-elle. *Ce qui me donne de l'espoir, pourtant, c'est que je pense que nous sommes en voie de repenser de manière plus nuancée le sexe et les relations. Nous savions que les règles anciennes en matière de sexualité étaient mauvaises, mais nous les avons jouées pendant longtemps. Le cinéma, la télé, les romans, les blagues de vestiaire promulguaient l'idée suivante : attrape-la, embrasse-la, elle va aimer ça une fois que tu auras commencé – et c'est une culture dangereuse, aussi bien pour les hommes que pour les femmes. Mais nous n'avons pas encore établi de consensus sur ce que devaient être les nouvelles règles.*»

FELIX CLAY/THE GUARDIAN/SIPA

Libérée. Naomi Alderman imagine une société où les femmes ont la possibilité de lancer des décharges électriques du bout de leurs doigts.

La tornade Tempest

« Ecoute la ville tomber », de Kate Tempest, traduit de l'anglais par Madeleine Nasalik *(Rivages, 400 p., 22,50 €).*

Ne vous laissez pas égarer par les boucles blondes et la bouille ronde de Kate Tempest, dont le foudroyant premier roman, « Ecoute la ville tomber », vient d'être traduit en français. Cette Londonienne de 32 ans, qui a choisi la tempête comme pseudonyme, est une tornade d'énergie brute, dont on ne peut prendre la pleine mesure qu'en la voyant sur scène. Poétesse et rappeuse phénomène outre-Manche, elle a signé deux albums dont les titres sont déjà des promesses de tumulte : « Everybody Down », et « Let Them Eat Chaos ». Il faut la voir scander pour le public son slam narratif et poétique, avec une intensité et un charisme rares, comme elle l'a récemment fait devant deux salles combles et hypnotisées à Paris : la Maison de la poésie et le Silencio. «*La scène, c'est un lieu sacré où les énergies convergent !*» raconte celle qui à 12 ans a découvert le hip-hop, «*la plus grande force musicale de notre temps*». Cette énergie explosive, on la retrouve dans « Ecoute la ■■■

■■■ ville tomber », écrit en tournée, entre deux performances. Dans ce roman qui prend le pouls du Londres autrefois popu du Sud-Est, où Kate a grandi, se met en place un triangle amoureux sur fond d'illusions perdues et de faux roman noir. Becky, danseuse qui cumule un job de serveuse et pratique des massages sexuels afin de financer ses rêves artistiques, croise la route de Harry, une dealeuse de coke pour clients arty et gosses de riches, et de son frère Pete. Tous deux vont s'éprendre de la belle. Harry est l'un des personnages les plus attachants du roman. Ce n'est pas un hasard : après avoir commencé à écrire le personnage au masculin, Tempest a soudain douté. *« Je me suis rendu compte que je reproduisais les pires stéréotypes patriarcaux : Harry volait au secours du personnage féminin, qui jouait le rôle de faire-valoir à conquérir pour le héros… »* Elle a donc décidé d'en faire une fille *« super cool, super queer ». « Pour moi qui ai eu par le passé des problèmes avec ma propre identité queer, faire de Harry une femme a été un moment de fierté et d'affirmation. Et j'aimerais que des filles gays puissent s'identifier à elle – ce que je n'ai pas toujours trouvé dans la fiction. »* Tempest continue sur les chapeaux de roue, avec un album en cours d'écriture, et un nouveau roman en projet. *« Je rêve d'avoir un peu plus de temps pour me poser et l'écrire cette fois – disons deux ou trois mois ! »* sourit-elle. La tempête Kate n'a pas fini de souffler ■

« Regarde la ville s'écrouler pour se relever à travers la brume et les mains rouges de sang. (…) Trouve ton talent. Traque-le… »
« Ecoute la ville tomber »

De bruit et de fureur. Dans « Ecoute la ville tomber », Kate Tempest donne naissance à Harry, un prénom de garçon pour une fille « super cool, super queer ».

De Gaulle, « Gilda » et moi

Dans « Les spectateurs », Nathalie Azoulai scrute les non-dits et les rêves de l'exil.

PAR VALÉRIE MARIN LA MESLÉE

Prix Fémina pour « Titus n'aimait pas Bérénice », son sixième roman, Nathalie Azoulai réussit avec « Les spectateurs » un roman familial et historique tendu par un double mystère que cherche à pénétrer un enfant de 13 ans. Sa mère, folle de cinéma, vit davantage dans les scènes hollywoodiennes que dans la vraie vie, marquée par l'exil en France, douze ans plus tôt. Le père bataille pour que la télévision fasse son entrée dans le foyer. Scandale ! Il n'y a d'écran que le grand ! Mais il gagne la bataille. Et, ce 27 novembre 1967, toute la famille suit, sur le petit, la conférence de presse du général de Gaulle. Celle d'après la guerre des Six-Jours, celle où il dit des juifs qu'*« ils avaient été de tout temps un peuple d'élite, sûr de lui-même et dominateur »*. Est-ce ce même Général qui sauva la France du nazisme ? L'enfant regarde ses parents décomposés, prêts à repartir ailleurs. Mais pourquoi et comment ont-ils été chassés du pays d'Orient (non nommé) d'avant sa naissance ? Qui lui racontera ce moment où ils ont fait leurs valises ? Il cherche les indices, se réchauffe contre sa petite sœur handicapée, tandis que sa mère virevolte. Sous le tourbillon de ses robes – jusqu'au fourreau de « Gilda » que Maria, sa voisine couturière, lui fera –, derrière les scénarios cités à tout moment, le préadolescent cherche, inquiet, comment stopper cette fuite en avant.

Nathalie Azoulai.

JONAS HOLTHAUS/LAIF-REA - JOHN FOLEY/OPALE/LEEMAGE

Nathalie Azoulai fait du lecteur un spectateur aussi intrigué que son jeune héros face aux silences de l'Histoire et à celui qui recouvre sa naissance. Ce non-dit perturbant augmente la tension, emplit d'émotion des scènes magnifiques qui se succèdent, légères, graves, autour de cette mère qui, à force d'admirer les stars, se conduit comme telle. Beaucoup d'enjeux s'entremêlent dans ce roman de tous les exilés, mais, une fois refermé, on en relit l'exergue, une phrase de Kafka, pour en retrouver l'essence : *« Loin, loin de toi se déroule l'histoire mondiale, l'histoire mondiale de ton âme. »* ■

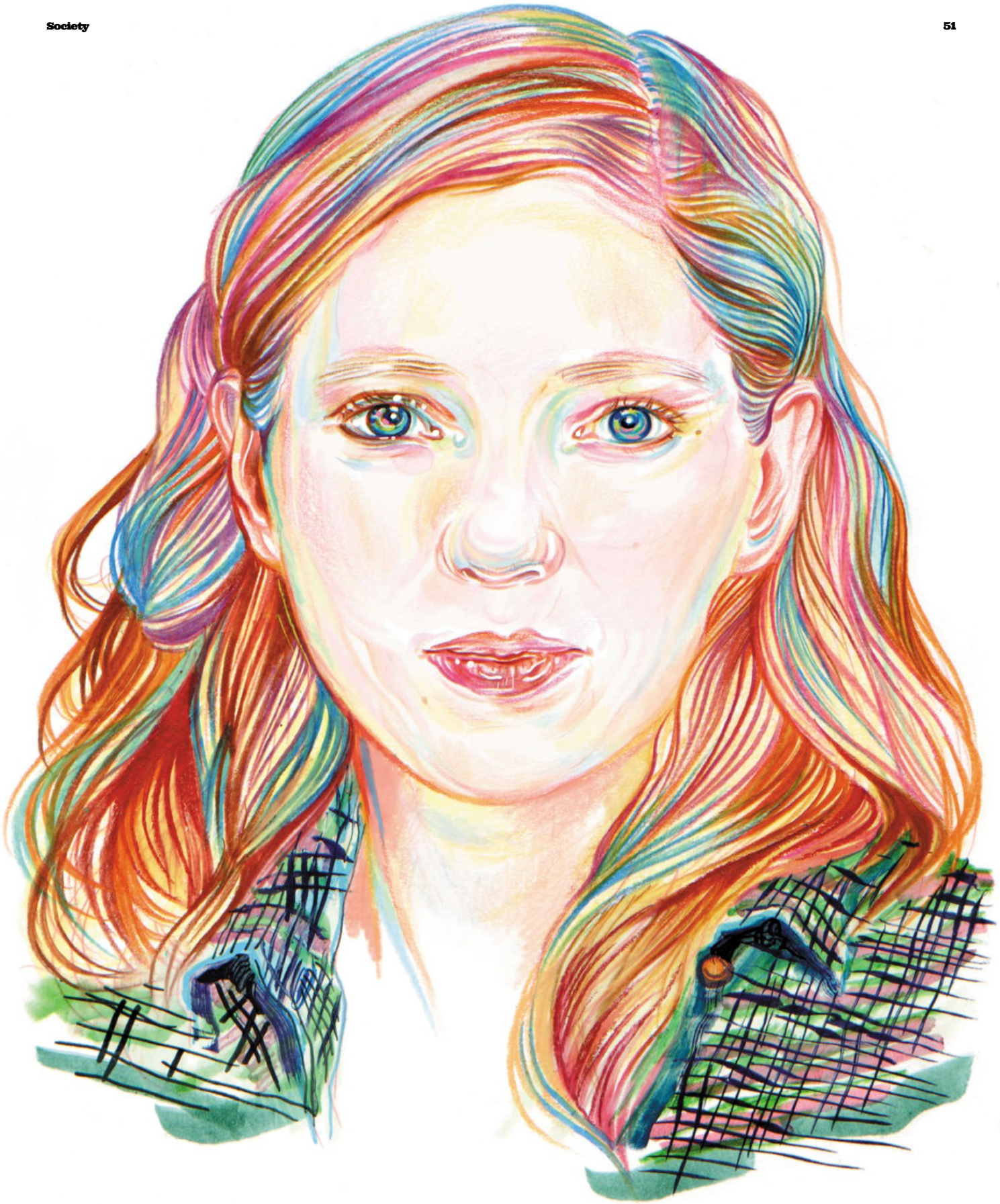
« Les spectateurs », de Nathalie Azoulai (POL, 308 p., 17,90 €).

LES VIES DE MAGGIE

Elle appelle cela de *"l'auto-théorie"*: des livres intimes pour lesquels elle dissèque ses expériences et celles de ceux qui l'entourent, et qui finissent par autopsier la société tout entière. Après avoir déterré l'affaire du meurtre de sa tante dans *Une partie rouge*, l'Américaine **Maggie Nelson** publie aujourd'hui *Les Argonautes*, l'histoire de sa relation amoureuse avec un artiste *queer*. Qui est aussi une réflexion sur le genre, la sexualité et l'amour. Et surtout un grand livre.

PAR HÉLÈNE COUTARD / ILLUSTRATION: ALINE ZALKO POUR *SOCIETY*

Maggie Nelson trouve tout cela bien plus embarrassant que les histoires intimes qu'elle raconte dans ses livres –ses rêves angoissants, son cœur brisé par un homme parti avec une autre, son amour brutal et soudain pour quelqu'un qui *"garde un paquet de pénis dans un tiroir"*, son goût pour la sodomie, ses relations avec sa mère, la mort de son père. Tout, plutôt qu'on lui demande à nouveau de définir les notions de transsexualité ou de fluidité de genre. Elle n'est pas là pour expliquer. Elle n'en sait pas plus qu'une autre. *"Je trouve la vie quotidienne plus gênante que d'écrire un livre"*, souffle-t-elle au-dessus d'une eau gazeuse dans un hôtel parisien, où elle est venue passer quelques jours, le temps de donner une lecture publique et de répondre à une poignée d'interviews. Mais encore? *"Si j'avais du rouge à lèvres sur les dents, là, je serais plus gênée que quand je* 'viole volontairement mon intimité' *dans mes livres."* La citation est d'Eileen Myles, une poétesse et romancière américaine qui est aussi son mentor. Elle la fait sourire. *"Je* 'viole mon intimité' *dans des poèmes depuis que j'ai 17 ans. Alors j'y suis plutôt habituée."* Ce qui est récent, en revanche, c'est qu'elle le fait désormais à grande échelle. D'abord publiée dans d'obscurs fanzines et revues de poésie, l'œuvre de Maggie Nelson a, depuis peu, changé de dimension. Le *New York Times*, le *Guardian*, le *New Yorker* lui ont consacré de longs articles. Emma Watson cite ses livres partout. Et aux dernières nouvelles, elle est traduite en douze langues. Tant et si bien que ce qui était autrefois réservé aux cercles d'artistes et poètes *queer* s'affiche désormais à la vue de tous, et au premier plan dans les vitrines des librairies: *Jane: A Murder*, un livre de poésie sur l'assassinat de sa tante; *Une partie rouge*, son premier récit de non-fiction en prose, relatant le procès qui suivit; *Bluets*, encore de la poésie, le fruit d'une vie



d'obsession pour la couleur bleue qui fait semblant de dissimuler son vrai sujet, rien d'autre qu'une douloureuse rupture ; et surtout *Les Argonautes*, l'amour retrouvé avec l'artiste Harry Dodge, né femme, qui se définit aujourd'hui comme ni homme ni femme, et avec qui elle a eu un fils il y a six ans. Quiconque rencontre aujourd'hui Maggie Nelson a l'impression de la connaître. La perspective la fait hésiter, peser ses mots, laisser de courts silences s'installer dans la conversation. *"C'est vraiment fantastique,* dit-elle enfin. *Et parfois non."*

Quand Maggie rencontre Harry

Au départ, Maggie Nelson voulait juste *"voir ce qu'un livre peut faire"*. Le déclic arrive en pleine nuit en 1995, par un rêve qui lui revient à quatre reprises. *"Je rêvais que je mourais d'une balle dans la tête. Quand je l'ai raconté à une amie, elle m'a dit: '*Mais ce n'est pas comme ça que ta tante est morte?'" C'est exact. En 1969, Jane Louis Mixer, la sœur de la mère de Maggie Nelson, a 23 ans et étudie à l'université du Michigan. Dans un couloir de la fac, elle accroche une annonce disant qu'elle recherche un covoiturage pour rentrer chez elle pour les vacances. On la retrouvera le lendemain matin près d'un petit cimetière, à une vingtaine de kilomètres de son point de départ, la tête trouée de deux balles de revolver. Le meurtrier ne sera jamais arrêté. *"Il y a tout un tas de gens horribles qui font des choses horribles dans ce monde, alors on peut se dire qu'un crime commis par une seule personne ne veut pas dire grand-chose,* dit aujourd'hui Nelson. *Mais pour ma mère, l'idée de la violence de cet homme est devenue la personnification du mal, de ce qu'il faut craindre. Ma sœur et moi avons grandi avec cette ombre. Cela m'a marquée pour toujours."*
La jeune poète est âgée de 22 ans quand elle comprend qu'elle doit écrire sur Jane, elle que son grand-père confond encore souvent avec cette tante qu'elle n'a pas connue, elle aussi qui a affronté la mort tôt, en perdant son père quand elle avait 10 ans. *"Le meurtre était irrésolu et ma famille n'était pas très enthousiaste à l'idée de s'y replonger. J'ai commencé doucement les recherches, tout en me disant que c'était mal de faire ça. Je faisais des demandes pour accéder au dossier, et dans le même temps, je me disais: '*Non, je ne vais pas le faire, je ne vais pas écrire ça.*' Et puis quand les papiers arrivaient, je m'y remettais..."*
La jeune fille se plonge dans l'écriture *"difficile"* de *Jane: A Murder*, à un moment où elle ne va *"pas très bien"*: *"Je n'avais pas vraiment de maison, j'étais dans une relation douloureuse, j'étais un peu perdue."* La nature de son sujet ne l'aide pas. *"Les gens me disaient que j'étais devenue sombre, à être tout le temps submergée par les détails du meurtre."*
Une humeur pour laquelle elle a trouvé une expression: "l'esprit meurtrier". "Je pouvais travailler toute la journée à mon projet avec un certain détachement, recherchant avec insouciance les mots 'balle' ou 'crâne' dans mon dictionnaire de rimes, écrit-elle dans *Une partie rouge*. Mais le soir, une poignée d'images ignobles, représentant des actes atroces, m'assaillait dans mon lit. Représailles des violences faites à Jane, aux autres jeunes victimes du Michigan, à mes proches et à moi, et parfois, les plus terribles de toutes, perpétrées par moi-même."
Quand enfin, Maggie Nelson publie son livre et pense pouvoir laisser l'assassinat de sa tante derrière elle, satisfaite et libérée, le téléphone sonne: un policier au bout du fil. *"Vous pensez que vous étiez la seule à travailler encore sur cette affaire, n'est-ce pas?"* lui lance-t-il, avant de lui annoncer qu'il a trouvé le meurtrier de Jane. *"C'était effrayant*, se souvient aujourd'hui l'auteure. *Il m'a dit qu'il y avait une correspondance ADN, mais qu'ils n'avaient pas encore arrêté le coupable. Qu'ils attendaient encore une semaine. Soudainement, l'idée de cette personne était réelle. On savait qui c'était, il était là, quelque part, en liberté."* Le suspect est finalement appréhendé, et son procès organisé. Trente-six ans après le meurtre, Maggie passe un mois dans une grande maison vide auprès de sa mère. Les deux femmes se rendent tous les jours au tribunal. L'amant de Maggie l'a quittée. Les photos du corps sont graphiques. Il fait chaud. Les journalistes épient leurs réactions. Les curieux rôdent. Elle s'assoit chaque jour avec son carnet et son stylo, *"notant tous les détails gore, ni différente ni mieux que les autres"*. Et en tire *Une partie rouge*, un livre que les critiques ont rapproché de *Ma part d'ombre*, le roman de James Ellroy sur sa mère assassinée, ou des œuvres de Susan Sontag. Et qui l'a propulsée tout en haut des lettres américaines, au point qu'elle représenterait aujourd'hui un genre en soi: "l'auto-théorie", sorte de mélange entre théorie et autobiographie. Un terme qu'elle a emprunté aux féministes des années 70, et qu'elle a proposé elle-même. *"Les éditeurs ont toujours besoin d'une expression pour vendre un auteur, alors je leur en ai donné une"*, rit-elle avec le recul.

"AUJOURD'HUI, ÊTRE *QUEER* NE VEUT PLUS DIRE GRAND-CHOSE SUR VOTRE RADICALITÉ OU VOS OPINIONS POLITIQUES. CAITLYN JENNER EST RÉPUBLICAINE!"

Ce *"nouveau public"* auquel elle ne s'attendait pas mais qui, depuis *Une partie rouge*, achète ses livres, lui envoie parfois des mots qu'elle ne recevait pas avant. Par exemple celui-ci: "Il n'existe que deux genres, et si vous pensez différemment, vous avez tort." Une allusion à son dernier livre en date, *Les Argonautes*, où elle dissèque cette fois non pas une histoire de mort, mais une histoire d'amour. Celle-là prend sa source un soir d'avril 2007 lors duquel elle rencontre Harry Dodge, un artiste reconnu pour ses performances et pour le film *queer* culte qu'il a réalisé, *By Hook or By Crook*, présenté à Sundance en 2002. Harry s'est aussi appelé Harriet mais ça, ce soir-là, Maggie ne le sait pas encore. Et quand elle l'apprend, elle ne sait pas si elle voulait le savoir. Elle ne sait même pas, en réalité, si elle a seulement envie de désigner la personne dont elle est en train de tomber amoureuse. *"J'ai des amis qui changent souvent de pronom, c'est une blague entre nous,* dit-elle. *Mais certaines personnes sont très susceptibles sur l'utilisation du bon pronom. Et quand vous rencontrez quelqu'un, vous ne voulez pas faire d'erreurs. Bon, maintenant, je sais qu'Harry s'en fiche pas mal, des pronoms."* Si cette interrogation se dissipe donc rapidement, d'autres questions surgissent au fur et à mesure que leur relation évolue. Surtout quand le couple se confronte au regard des autres. Dans *Les Argonautes*, Maggie Nelson raconte ce dîner auquel elle se rend avec Harry. L'une des convives lui demande alors: *"Tu as déjà été avec d'autres femmes, avant Harry?"* "J'étais interloquée, écrit-elle. Comme si de rien n'était, elle a poursuivi: *'Les filles hétéros ont toujours trouvé Harry sexy.'* Est-ce que Harry était une femme? Est-ce que j'étais une fille hétéro? Qu'est-ce que les relations que j'ai eues avec 'd'autres femmes' avaient en commun avec celle-ci?" En novembre 2008, le couple Maggie/Harry est, cette fois, rattrapé par l'actualité. Si des mariages gays sont célébrés depuis 2004 en Californie, la "proposition 8", qui vise à les interdire, est soumise au vote. *"On n'avait jamais vraiment pensé à se marier*, dit Nelson aujourd'hui. *Mais soudainement, on s'est rendu compte qu'on allait peut-être nous*

enlever cette possibilité.” Maggie et Harry se précipitent à West Hollywood, où se trouve une chapelle encore disponible. Cerné de *“rideaux kitch, de chandeliers gothiques et de fleurs artificielles”*, le couple se marie. Sans savoir sur quel pied danser. *“À l’époque, les gens se demandaient si se marier ne signifiait pas perdre de sa radicalité,* dit-elle, dix ans plus tard. *En réalité, les deux sont vrais. J’ai une amie qui dit que l’on ne change pas une institution injuste en la rejoignant. Je pense qu’elle a raison. Mais je pense aussi que c’est stupide de se priver de certains droits civiques qui peuvent vous protéger –le mariage, la sécurité sociale, par exemple– par principe. Ça ne vous rend pas plus fort. Si vous êtes un activiste qui se bat pour l’égalité, que vous tombez malade et que vous n’avez pas d’assurance, vous n’allez pas lutter pour grand-chose, parce que vous serez mort. Alors ce 3 novembre 2008, on s’est dit: ‘*Oh allez, on s’en fout! Il existe quelque chose qui nous est offert et qui ne le sera peut-être plus demain, prenons-le!’*”* Cette question “d’homonormativité” est centrale pour Nelson: s’assimiler, est-ce disparaître? *“Aux États-Unis aujourd’hui, certaines personnes* queer *cherchent à se rapprocher des deux plus grosses institutions normatives: l’armée et le mariage. Mais ce que j’essaie de dire dans le livre, c’est qu’être* queer *ne veut plus dire grand-chose sur votre radicalité ou vos opinions politiques. Caitlyn Jenner est républicaine!”*
À l’été 2011, leurs corps changent. Maggie attend un enfant, Harry est sous testostérone depuis six mois, en vue d’une ablation de la poitrine. Subitement, ils se mettent à ressembler à autre chose: une femme enceinte et un homme. C’est ce que Maggie Nelson appelle “l’illusion de la normalité”, et qui leur vaut de vivre de drôles de scènes, comme ce jour où, au restaurant, le serveur se met à leur parler de sa famille et exprime son “approbation” vis-à-vis de la leur. Ce qui pose un nouveau dilemme à l’auteure: cette “apparence de normalité” est-elle une forme de trahison? *“Certains pensent que la chose la plus radicale serait de toujours afficher sa fluidité de genre à la face du monde, de dire: ‘*Voilà ce que je suis, si vous n’êtes pas contents, c’est pareil.*’ Mais si, lors de chaque interaction avec un serveur, un banquier, un agent immobilier, vous devez vous expliquer, et avoir l’impression d’être un freak, alors ça devient vraiment lourd pour votre santé physique et mentale…”* Après une gorgée d’eau, Maggie Nelson se sent obligée d’ajouter: *“Et bien sûr, de l’autre côté, il faut faire comprendre qu’il n’y a rien de bizarre là-dedans.”*

Les Argonautes pose beaucoup de questions, mais ne répond finalement à aucune: car aucune réponse n’est universelle, explique Maggie Nelson, qui ne connaît que ce qu’elle vit, et n’écrit que sur ce qu’elle connaît. Comme *Une partie rouge*, le livre affirme en revanche un principe littéraire, que son auteure résume ainsi: *“On ne peut pas écrire sur soi sans écrire sur les autres.”* Elle approfondit: *“Je suis comme une fausse journaliste. J’ai un carnet, je note des trucs, je parle à des gens. Mais il n’y a pas de* on *ou* off. *C’est en permanence comme si je volais un peu les histoires des autres… Mais il faut le voir comme une sorte de stratégie stylistique. Je crois que c’est Paul Preciado qui disait qu’il fallait être à la fois le scientifique dans son labo, qui examine l’expérience, et le rat qu’il découpe.”* Quand il a lu le manuscrit des *Argonautes* pour la première fois, Harry n’était pas ravi de la façon dont il s’était fait découper. *“Il avait le sentiment que je ne le considérais pas suffisamment”*, explique-t-elle. Sur le coup, Maggie ne comprend pas. *“Mais c’est mon livre, le mien!”* s’exclame-t-elle alors.
La réponse fuse: *“Les détails de notre vie ne t’appartiennent pas à toi seule. Pourquoi tu n’écris pas simplement quelque chose qui témoigne adéquatement de moi, de nous, de notre bonheur?”* Stylo à la main, le couple revoit alors le texte ensemble. *“Harry aurait très bien pu dire non*, répète-t-elle aujourd’hui, avec le sourire doux de celle qui a fini par remporter la bataille. *Et là, qui sait…”* Un haussement d’épaules et un nouveau sourire en coin achèvent cette hésitation. Qui sait si cela aurait arrêté les fouilles de Maggie? ● TOUS PROPOS RECUEILLIS PAR HC

Les femmes et les enfants d'abord

LA CHRONIQUE D'OLIVIA DE LAMBERTERIE

Faisons un rêve, un rêve américain. Imaginons que Donald Trump tombe sur *Les Argonautes* de Maggie Nelson. Imaginons qu'il l'ouvre (ceci est une fiction, jamais on n'a vu Trump s'approcher d'un livre), il y trouverait un cauchemar, ce président idolâtre d'une Amérique immobile, figée dans un patriarcat blanc et hétérosexuel. Cachez ces queers que je ne saurais voir ! La pensée de Maggie Nelson, elle, n'est que mouvement, explosion des normes, exploration d'un nouveau langage, à rebours de celui qui piétine si volontiers les singularités. Son essai, radical et tendre, raconte la transformation des corps : le sien, alors qu'elle est enceinte, celui de sa compagne en train de devenir un homme. Comment fabrique-t-on un être humain ? Telle est sa question, passionnante et universelle. Pour cela, la poétesse, féministe, critique d'art, essayiste souvent comparée à Susan Sontag, mêle théories critiques et autobiographie, pensée de Michel Foucault et épisodes érotiques, dans un ouvrage résolument à part, dont les accents sont ceux d'une chanson d'amour.

Les Argonautes est d'abord le journal d'une passion fixe et heureuse : « La police du bonheur va venir nous arrêter si on continue comme ça. Arrêtez-nous, on est bien trop chanceux », confie l'auteure, habitée depuis toujours par l'incertitude d'elle-même. Maggie Nelson s'adresse à un « tu » qui résiste au prénom personnel, ni « elle » ni « il ». Comment vivre lorsqu'on est dans l'irrésolution de son identité ? « Je me sentirai jamais libre comme toi, je me sentirai jamais chez moi dans le monde, je me sentirai jamais chez moi dans ma peau », lui hurle son amour endolori. « Tu » est née Wendy Malone avant d'être adoptée sous le nom de Rebecca Priscilla Bard ; puis Becky s'est rebaptisée Harriet Dodge à la faveur d'un déménagement à San Francisco avant de renaître définitivement en Harry. Nelson raconte les seins qu'on enlève à Harry tandis que son ventre à elle pousse, les piqûres de T (testostérone) qu'elle administre à son partenaire, les corps changeants, leur relation qui s'épanouit dans cet « embrouillamini hormonal ».

Parfois ardue, convoquant les penseurs qui l'ont aidée à vivre – Judith Butler, Roland Barthes, Alice Munroe... –, souvent très intime, l'écrivaine joue brillamment à saute-mouton entre concepts et vécu. Elle explore la construction des queers, des fems, des butchs, leur place dans la société hétéronormée (de leur exclusion à leur réintégration dans l'armée) mais aussi la place... du tire-lait dans la vie des mères. Les pages sur la grossesse, l'accouchement, la parentalité, l'éducation sont renversantes. Au travers de tous ces questionnements, ce sont les mots mêmes qui sont mis à l'épreuve : « Être traître à son propre règne, être traître à son sexe, à sa classe, à sa majorité – quelle autre raison d'écrire ? Et être traître à l'écriture », proclamaient Gilles Deleuze et Claire Parnet, cités par Nelson.

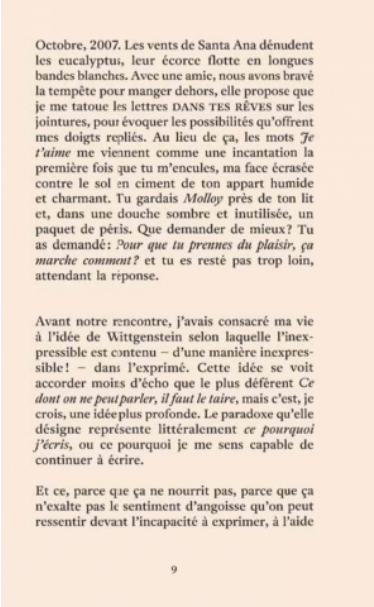
L'immense succès rencontré par ce livre aux États-Unis sonne comme la preuve éclatante que la vision sclérosée qu'a Donald Trump de l'Amérique l'a certes emporté dans les urnes, mais pas dans tous les esprits. La possibilité d'être soi est aussi une réalité. ✶

Maggie Nelson, *Les Argonautes*, traduit par Jean-Michel Théroux, Éditions du sous-sol, janvier 2018

marie claire

N° 787
février 2018
Page 108
168 mots

Les argonautes de Maggie Nelson



Octobre, 2007. Les vents de Santa Ana dénudent les eucalyptus, leur écorce flotte en longues bandes blanches. Avec une amie, nous avons bravé la tempête pour manger dehors, elle propose que je me tatoue les lettres DANS TES RÊVES sur les jointures, pour évoquer les possibilités qu'offrent mes doigts repliés. Au lieu de ça, les mots *Je t'aime* me viennent comme une incantation la première fois que tu m'encules, ma face écrasée contre le sol en ciment de ton appart humide et charmant. Tu gardais *Molloy* près de ton lit et, dans une douche sombre et inutilisée, un paquet de pétis. Que demander de mieux? Tu as demandé: *Pour que tu prennes du plaisir, ça marche comment?* et tu es resté pas trop loin, attendant la réponse.

Avant notre rencontre, j'avais consacré ma vie à l'idée de Wittgenstein selon laquelle l'inexpressible est contenu – d'une manière inexpressible! – dans l'exprimé. Cette idée se voit accorder moins d'écho que le plus déférent *Ce dont on ne peut parler, il faut le taire*, mais c'est, je crois, une idée plus profonde. Le paradoxe qu'elle désigne représente littéralement *ce pourquoi j'écris*, ou ce pourquoi je me sens capable de continuer à écrire.

Et ce, parce que ça ne nourrit pas, parce que ça n'exalte pas le sentiment d'angoisse qu'on peut ressentir devant l'incapacité à exprimer, à l'aide

9

L'histoire Cette première page donne un avant-goût épicé des contrastes de ce livre. Amour, sexe, philosophie et écriture s'y donnent la main – et le reste. L'auteure, Maggie Nelson, passe naturellement d'un registre à l'autre pour raconter son extraordinaire et banale histoire d'amour avec l'artiste queer Harry Dodge : rencontre, cohabitation, mariage, maternité et création d'une famille. Harry, personne au genre fluctuant, prend de la testostérone et subit une double mastectomie pendant qu'elle est enceinte.

Le verdict Un livre dont le genre est, lui aussi, hybride. Ce mélange d'essai et d'autofiction demande la compréhension de certaines références culturelles, souvent anglo-saxonnes, permettant de mieux maîtriser la question du genre et les débats qu'elle recouvre. Mais l'envie de suivre Maggie et Harry, leur capacité permanente d'adaptation à la réalité mouvante de leur corps et de leurs désirs, leur transparence assumée et la puissance de leurs sentiments lèvent avec bonheur tous les obstacles.

Ed. du Sous-sol, 19,50 €. ■

Parution : Mensuelle
Diffusion : 372 789 ex. (Diff. payée Fr.) - © OJD DSH 2016/2017
Audience : 2 050 000 lect. (LDP) - © AudiPresse One 2016

Tous droits réservés 2018 Marie Claire
d970f5a85a7a051301b45987ad0231b24a48d40b665201af014d253

Télérama.fr

vendredi 16 février 2018 17:04
1268 mots

: TÉLÉRAMA.FR

Maggie Nelson : “Il y a quelque chose de fondamentalement queer dans la maternité”

Sur le même thème

Dans “Les Argonautes”, l’écrivaine Maggie Nelson défend, à travers l’histoire de son couple hors normes, la multiplicité des identités au delà du masculin et du féminin. Et fait de la maternité une expérience physiologique qui appartiendrait à toutes.

Lorsqu’elle leur a présenté le manuscrit des Argonautes, de nombreux éditeurs ont dit à Maggie Nelson que l’expérience qu’elle y racontait était trop « spécifique » pour intéresser les gens. Cette expérience, c’est son histoire d’amour éclatante avec Harry, né Wendy, qui ne veut ni « du genre féminin qui [lui] a été assigné à la naissance », ni « du genre masculin que la médecine transsexuelle [lui] promet ». C’est aussi celle d’Iggy, leur petit garçon, conçu par procréation médicalement assistée. Trop spécifique ? Pas pour Maggie Nelson qui, dans la lignée historique de la théorie queer (le terme qui regroupe de façon générale les identités LGBT), s’applique à contester méthodiquement toute forme de pensée normative : chaque expérience individuelle est le reflet de l’expérience humaine universelle, dit-elle. Son essai, best-seller aux Etats-Unis et qui vient d’être traduit en France, est une célébration tranquille d’amours, de genres, de corps et de sexualités débarassés des catégorisations qui les rendraient spécifiques à un groupe déterminé.

L’autofiction de Maggie Nelson déconstruit les binarismes masculin/féminin et hétérosexuel/homosexuel, mais aussi l’alignement génétique rigide selon lequel le sexe biologique a autorité sur le genre, la sexualité et l’identité. Au travers de son histoire avec Harry s’affirment la multiplicité des identités et la désuétude des étiquettes assignatrices. Tout en réinventant les institutions hétéronormées du mariage et de la famille, le bonheur individuel du couple apparaît comme le bonheur de tous les couples. Mais l’expérience décrite dans le livre est bien celle d’une femme, qui trouve que ces mêmes expériences de femmes ont trop souvent été racontées par les hommes. Alors Maggie Nelson fait le récit de sa grossesse, qui survient tandis que les injections de testostérone transforment le corps de Harry (« En surface, on aurait pu dire que ton corps devenait de plus en plus “masculin” ; le mien, de plus en plus “féminin”. [...] A l’intérieur, nous étions deux animaux humains en cours de transformation l’un auprès de l’autre, témoins sans pression du changement de l’autre. »), puis de l’accouchement et de l’allaitement. Des processus physiologiques qu’elle n’hésite pas à qualifier de « queer ». Mot qui, au sens littéral, signifie d’abord « bizarre », « curieux ».

« La maternité est queer », écrivez-vous. Comme dépasse-t-elle les structures hétérosexuelles sur lesquelles elle semble parfaitement calquée ?

Je trouve qu’il y a quelque chose de fondamentalement queer dans la maternité, du fait qu’elle est une altération de l’état normal des choses et une alié-

nation radicale du corps. Une partie du propos que je développe dans Les Argonautes consiste à reconnaître qu'aucune activité ou expérience individuelle n'est surdéterminée comme étant hétéro ou queer, radicale ou normative, etc. C'est-à-dire qu'il n'existe pas de causalité mentale qui s'ajoute à la causalité physique. C'est un prolongement de l'adage avancé par le psychologue américain Silvan Tomkins : « Tous les affects peuvent être attachés à tous les objets. » Partant de ce principe, la maternité n'appartient pas à certains seulement. Lorsqu'un enfant est désiré, quiconque, quel que soit son genre ou son orientation sexuelle, peut faire un excellent parent. Nous devons nous distancier des conceptualisations hétérosexistes et patriarcales de la maternité pour la repenser et la vivre de façon multiple.

Vous racontez comme le comportement des gens change lorsque Harry acquiert son apparence d'homme, mais aussi lorsque votre corps prend les formes de la grossesse…

J'ai été presque choquée par les marques de bienveillance à mon égard lors du deuxième trimestre de ma grossesse. Il y a bien sûr les démonstrations de gentillesse lorsque je voyageais et que l'on m'aidait à porter mes bagages ou à descendre du train. J'ai accepté cette aide avec gratitude, sacrifiant simplement mon orgueilleuse autonomie. Mais à plusieurs occasions, des policiers ou des employés de sécurité dans les aéroports m'ont carrément saluée sans que je les connaisse. J'incarnais alors pour eux l'image de l'avenir, avec laquelle il leur paraissait nécessaire d'être bienveillants et qu'ils seraient prêts à défendre. Il m'a semblé capturer là l'irrésistible séduction de la normalité, de ceux qui rentrent dans le rang. Mais le corps de la femme enceinte est aussi vu comme obscène : il expose à tous la relation la plus intime qui soit tout en les en excluant. Cela peut irriter et certains préféreraient mettre la mère à l'écart du monde. Pendant une séance de questions dans une université new-yorkaise, un écrivain m'a demandé comment j'avais pu travailler sur la cruauté, le thème d'un de mes livres, alors que je portais un enfant. Une fois de plus, on détermine la condition des femmes par leur corps.

Votre livre explore également la sexualité. Quel regard portez-vous sur l'actuelle « révolution du désir », pour reprendre les mots de Natalie Portman ; pensez-vous qu'elle peut s'étendre aux besoins et aux désirs de tous les individus, quels que soient leur genre et leur préférence sexuelle ?

Les questions hétérosexuelles prennent assurément beaucoup de place actuellement, mais je ne considère pas que ce soit un problème dans la mesure où la question des relations entre hommes et femmes n'est toujours pas réglée. Elle a besoin d'autant d'attention et de réflexion que possible pour que les femmes puissent accéder à plus de justice, d'équité, de liberté, de plaisir, de changement et de subsistance. Le danger, ce serait que ces conversations sur le désir, le consentement, la séduction ne prennent comme modèle qu'un seul type d'expérience individuelle – celle des hétérosexuels. Cela les appauvrirait fortement et exclurait beaucoup de gens.

Notre société est bâtie sur la dualité entre hommes et femmes, vis-à-vis de laquelle de nombreux individus, comme votre mari, Harry, ne s'identifient pas. Comment s'extirper de cette polarisation avec laquelle nous avons tous été éduqués ?

Beaucoup de personnes voient l'identité au-delà de cette binarité, ce qui ne veut pas dire qu'elles ne s'identifient pas elles-mêmes comme homme ou comme femme. Vous savez, le ressenti des gens vis-à-vis du genre – le leur et celui des autres – évolue souvent au fur et à mesure de leur vie : ce n'est pas forcément quelque chose de figé.

Pour mieux appréhender ces questions, je recommande de se documenter sur le sujet, y compris de façon scientifique, de cesser de répéter inlassablement les mêmes truismes selon lesquels la binarité de genre serait un « fait scientifique » indiscutable. Un bon point de départ est Corps en tous genres, de la biologiste Anne Fausto-Sterling, qui s'attache à produire des théories qui prennent en compte la diversité humaine. Il est aussi important de ne pas oublier que le féminisme moderne – je veux dire par là le féminisme qui commence avec Simone de Beauvoir – est littéralement ancré dans l'instabilité du genre : « On ne naît pas femme, on le devient. » Denise Riley, une écrivaine britannique que je cite dans Les Argonautes, nous rappelle que « la conscience genrée de soi est, Dieu merci, de nature vacillante ».

A lire

Maggie Nelson, Les Argonautes, Editions du Sous-sol.

Mon autre recommandation serait d'encourager les gens à rencontrer des personnes qui ne ressentent pas le genre de la même manière qu'eux, de les écouter, et d'accepter que leur expérience sur terre est toute aussi valide que la leur. Se sentir complétement homme ou femme n'est pas une base suffisante pour réclamer que le monde entier ressente la même chose.

A lire Maggie Nelson, Les Argonautes, Editions du Sous-sol.

GLAMOUR

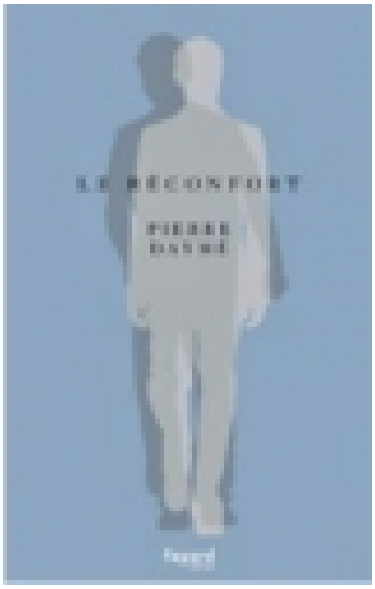
N° 163
février 2018
Page 141
740 mots

ET TOI, DIS-MOI QUE TU M'AIMES !

Des amoureux en tout genre et dans tous leurs états. Cet hiver, en littérature, le couple – voire le trouple – a ch est à l'honneur. *L. B.*

L'AMOUREUX INCONSOLABLE

Les histoires d'amour finissent mal, en général. Parfois, elles finissent juste trop vite. Entre le fragile Quentin et le beau Suédois Kristian, l'affaire ne durera qu'un mois et le jeune Français ne s'en remettra pas : toutes ses romances resteront hantées par cette déception initiatique. D'une plume à l'élégance folle, Pierre Daymé décortique les mécanismes de l'échec amoureux, ses incompréhensions cruelles et ses stigmates infinis. Son premier roman sublime les supplices de l'amour et ses martyrs consentants, et c'est bouleversant ! *Le Réconfort*, de Pierre Daymé, Fayard, 220 p., 17 €.

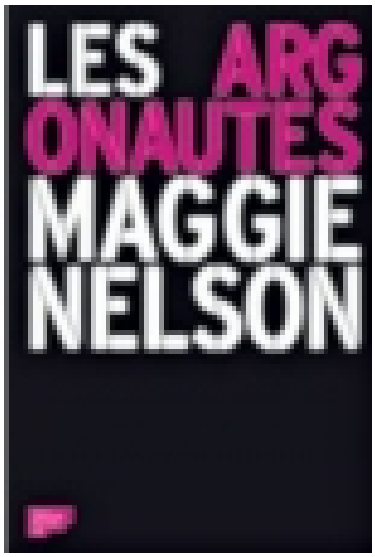


L'AMOUREUSE INDÉCISE

Si on n'est pas sérieux quand on a 17 ans, on ne l'est guère plus à 25. Elsa, Zacharie et Andreï ont l'âge où l'on croit encore à la liberté, à l'insouciance et à l'amour à trois.

Elsa aime le regard doux de Zacharie, la fougue d'Andreï. Une sorte de Jules, Jim et Catherine foutraques et insoumis. Mais la jeunesse étourdie n'a qu'un temps. Porté par une prose éblouissante, ce livre est sans doute le plus beau premier roman de l'hiver. Une ode aux amours de jeunesse et aux enfants terribles, à la fin de l'innocence et aux illusions perdues. *Le Cœur content*, de Nanoucha Van Moerkerkenland, Gallimard, 240 p., 18 €.

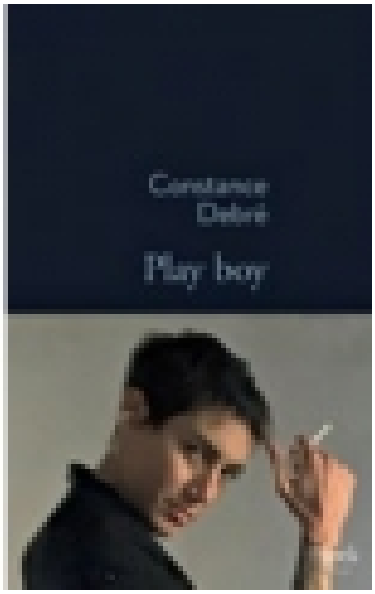
L'AMOUREUSE INTELLO



Maggie Nelson est mariée, à Harry Dodge. Avec une maison en Californie, de chouettes boulots, deux garçons et une sexualité épanouie, leur histoire a tout d'une relation « hétéronormée ». Sauf que Harry est né Wendy. A la lumière des penseurs comme Judith Butler, Roland Barthes ou Susan Sontag, Maggie Nelson réfléchit à cette vie de passions, de fé-

minisme, de maternité, de philosophie et de mutations. Etude du genre autant qu'autobiographie, son livre se lit surtout comme une épatante histoire d'amour. *Les Argonautes*, de Maggie Nelson, éd. du Sous-Sol, 240 p., 19,50 €.

L'AMOUREUSE INSATIABLE



Héritière en rupture, la narratrice de ce premier roman sensuel a un ex-mari relou, un fils fâché, un père sous Subutex et de nouveaux désirs.

La première fois qu'elle embrasse une fille, elle « n'ose pas mettre la langue ». La deuxième fois, elle fait l'effort et « roule une vraie pelle ». Puis, ça va défiler. Cortèges de corps souples et d'étreintes furtives. Jusqu'à Agnès, la quinqua prude qu'elle emmène à Rome.

Et surtout jusqu'à Albert(ine), jolie babydoll qui met la fièvre. Constance Debré a la plume cul et crue. Tranchante, elle croque la liberté des passions et la valse des sens. Jouissif ! *Play boy*, de Constance Debré, Stock, 160 p., 18 €. ■

par L. b.

Parution : Mensuelle
Diffusion : 247 609 ex. (Diff. payée Fr.) - © OJD DSH 2016/2017
Audience : 1 008 000 lect. (LDP) - © AudiPresse One 2016
Tous droits réservés 2018 GLAMOUR
e77af5b5503ac617511056379a00017450b1d65e86b31e5565a07eb